

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Général (périodiques) de la livraison

29/1/3
5 CENTINS.

VERITAS PRÆVALEBIT.

L'Opinion Publique

Politique, Littérature, Théâtre, Mondanités.



VOLUME I.—No. 25.

Vendredi, 2 Juin, 1893.



MONTREAL.

Bâtisse New-York Life, 715.

B. P. No. 2071.

LE
DIRECTORY
DES
Citoyens de Montreal

Sera prêt pour distribution en mai ou de bonne heure en juin chaque année.

Sera un très concis et très complet almanach des adresses pour la cité de Montréal et les quartiers suburbains.

Indiquera les noms, l'occupation, le siège d'affaires et la résidence, ainsi que les numéros de boîte postale et de téléphone des citoyens de Montréal.

Donnera aussi une variété d'informations qui ne se trouvent dans aucune autre publication.

Sera imprimé sur beau papier et solidement relié.

Formera un volume portatif, commode pour consultation journalière et répondant à toutes les fins qu'on peut attendre de publications de ce genre.

Sera d'un format qui en permettra la rapide consultation.

Contiendra un indicateur de rues très concis, préparé sur un plan tout nouveau, permettant de trouver d'un coup d'œil l'adresse d'affaires, la résidence, etc., de tous les citoyens.

Sera de beaucoup le moins cher. Directory publié dans le Dominion. (Prix, \$ 1.50).

ADRESSE:

Les Editeurs du

"Directory des Citoyens de Montreal,"

"809, hôtel de la N.-Y. Life,"

MONTREAL.

ACHETEZ AU COMPTANT

—ET—

- DEMANDEZ -

DES

BONS ET DES ACTIONS

DE LA

Coopération

Commerciale



En faisant vos achats ordinaires pour la maison et la famille, vous n'avez pas à dépenser un sou inutilement pour vous procurer des chances de gagner

UN GROS LOT DE

CINQ CENTS PIASTRES

{ UN LOT DE } — — { 2 LOTS DE }
\$50. — — \$25.

ET

QUATRE CENTS LOTS D'UNE PIASTRE.

Il suffit de faire vos achats, au comptant, chez les marchands qui donnent ces bons et ces actions.

Si vos fournisseurs habituels n'en ont pas, allez chez d'autres, dont vous trouverez les noms et les adresses dans tous les journaux quotidiens, le samedi.

Examinez ces noms et ne manquez pas l'occasion.

L'OPINION PUBLIQUE.

“Veritas Prævalebit.”

VOL. I. VENDREDI, 2 JUIN, 1893. No. 25.

L'OPINION PUBLIQUE.

Rédacteur en chef.....Louis-H. Taché.
809, bâtisse de la New-York Life,
Bureau de poste, boîte 1579.

Éditeur, secrétaire de la rédaction et admi-
nistrateur.....Edouard Delpit.
715, bâtisse de la New-York Life,
Bureau de poste, boîte 2071.

Prière de faire toutes rémissions d'argent par lettre enre-
gistrée ou mandat postal.

ENTRE NOUS.

Coup d'épée : oui, mais non de poignard. Il te faut,
Poète, un tournoi franc et libre, où, le front haut,
On lutte, glaive au poing, sans fureur vipérine,
Pied à pied, face à face et poitrine à poitrine,
Toi, soldat du droit, lui, champion de l'enfer ;
Tu veux combattre au jour, loyal comme le fer,
Fauve et terrible avec la candeur des colombes,
Afin que si c'est toi, poète, qui succombes,
Tu puisses, en entrant au sépulcre demain,
Trouver Cid et Bayard qui te tendent la main.

V. H.

Il est minuit. Tout dort dans la demeure de M. Tardivel.

Soudain l'on entend une voix étrange.

— Ayez pitié de moi, Seigneur. N'est-ce donc point assez de saint Michel, de saint Georges depuis des siècles, et de Trudel pendant sa vie ?

— Non, maudit, ce n'est point assez.

— Quel nouveau crime ai-je donc commis ?

— Misérable, ne le sais-tu point ?

— Non, benoit Seigneur, non, sur votre Vérité même ! je ne le sais point.

— Tu as lu l'*Opinion Publique* !

— Seigneur, ne le croyez pas. Ne le croyez pas, Seigneur.

— Tu mens.

Satan, honteux, se voile la face et regagne en gémissant le fond des enfers.

Et M. Tardivel, ravi au plus haut des espaces célestes, repose ses pieds pieux sur les Trônes et les Dominations.

Tout à coup un bruit strident ébranle la maison silencieuse, et M. Tardivel, violemment arraché à son rêve de gloire et de justice, se jette vivement hors de son lit.

Il pousse un léger cri : du pied que, dans son rêve, il avait placé sur la tête des plus hautes personnalités célestes, tombent quelques gouttes de sang.

— La douleur n'est qu'un nom, dit-il. Mon Dieu, je vous l'offre.

Et ses yeux, en revenant du ciel, vers lequel ils

s'étaient dirigés, cherchent l'objet qui l'a piqué. C'était sa plume.

— T... de b... ! s'écrie-t-il. Qu'on appelle vite un médecin !

Et il s'évanouit.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de l'état de M. Tardivel : pour le moment, une simple irritation, rien d'infectieux encore dans la plaie. Les antiseptiques les plus énergiques ont été appliqués sur la piqûre ; on en espère les plus heureux résultats.

Le médecin qui a fait le premier pansement est un catholique fervent.

La presse parle constamment de la mise à la retraite de l'honorable Gédéon Ouimet, surintendant de l'instruction publique. Si l'état de santé ou les désirs personnels de M. Ouimet amènent un changement, son successeur devra être choisi avec un soin tout particulier. Il faut nommer à ce poste un homme énergique, actif, à idées larges, progressives, qui aura la force, le talent et la volonté requis pour donner une direction au bureau de l'éducation.

Ce serait un malheur pour la province si le premier ministre permettait la nomination d'un simple instrument dans les mains du conseil de l'instruction publique.

L'on m'assure que l'honorable L. P. Pelletier a des opinions très arrêtées sur la nécessité de certaines réformes scolaires et qu'il a l'intention de travailler activement à les amener. Il serait, me dit-on, en sympathie d'idées avec deux de nos évêques qui déplorent le manque de bon vouloir et l'entêtement dont leurs collègues du conseil font preuve, mais qui, ne jugeant pas à propos de créer des divisions entre les évêques, préférèrent attendre.

On a déjà parlé d'un congrès auquel les maisons d'éducation et les laïques de toutes les parties de la province enverraient des délégués chargés de discuter toutes propositions qui seraient mises devant eux. Pourquoi M. Pelletier n'en prendrait-il pas l'initiative ?...

Le parti libéral a un excellent organe dans l'*Électeur*. Ce journal est très soigné au point de vue littéraire et se distingue depuis assez longtemps par une exclusion absolue de tout ce qui est de nature à dégrader le journalisme et à détourner ses lecteurs du véritable terrain de la politique.

Les conservateurs ne peuvent que combattre les idées et les hommes que l'*Électeur* met de l'avant ; mais les libéraux ne sauraient trouver un organe plus accrédité, plus utile et mieux dirigé.

MM. Vercreuse et Simoni, sénateurs belges et commissaires de Belgique à l'exposition de Chicago, ont visité Ottawa, Québec et Montréal ces jours derniers,

en compagnie de M. Van Bruyssel, consul général de Belgique au Canada.

Ces messieurs ont été enchantés de leur séjour parmi nous. Et dans un temps où la Belgique cherche à s'ouvrir de nouveaux marchés et à se créer des relations commerciales plus étendues, leur visite ne pourra que nous valoir une attention particulière de la part du haut commerce et de l'industrie belges.

Il y a des années que M. Van Bruyssel dévoue son énergie et son activité au développement de nos échanges internationaux avec la prospère et intelligente nation qu'il représente au Canada. Son travail a déjà produit des fruits, mais ce n'est que l'origine de relations qui devraient prendre une importance considérable pour notre pays.

La *Minerve* publiait, la semaine dernière, au sujet des rumeurs absurdes auxquelles la presse a donné cours relativement à l'honorable M. Chapleau et à sir Adolphe Caron, un article d'une perfidie et d'une fausseté remarquables.

Les conservateurs n'y comprennent rien. Accoutumés jadis à regarder la *Minerve* comme un organe de parti, ils se sont souvent étonnés depuis de la voir devenir l'organe de sa direction. Mais ce qui dépasse la mesure, c'est de voir la vieille déesse sortir d'une catalepsie chronique pour attaquer M. Chapleau au bénéfice de sir Adolphe Caron.

Il n'y a que les nains politiques dont l'ambition ne trouverait pas son compte à voir rentrer M. Chapleau dans le cabinet fédéral — leurs folles prétentions étant d'y arriver eux-mêmes — qui peuvent trouver quelque avantage à vouloir diminuer l'influence du lieutenant-gouverneur de Québec.

Qu'ils se rassurent pourtant. M. Chapleau reste à Spencer-Wood, où ses goûts et l'état de sa santé l'ont conduit et où, dans la tranquille atmosphère qu'il respire pour la première fois depuis trente ans, il pourrait, s'il avait le cœur moins haut placé, savourer bien de petites et grandes revanches que le temps lui a déjà offertes et ne manquera pas de lui apporter encore.

Le rapport du ministre de la milice pour l'année 1892 laisse entrevoir la possibilité d'un changement prochain du fusil actuellement en usage dans la milice canadienne.

Dans le cas où il serait décidé d'adopter un fusil perfectionné, il faudrait modifier l'outillage de la cartoucherie ; mais avec une ou deux machines de plus et des modifications à l'outillage actuel, la fabrique de Québec se trouverait en mesure de produire rapidement les cartouches voulues pour la nouvelle arme. Je vois par le rapport du directeur de l'intendance que la fabrique a amplement subvenu aux besoins actuels, tant sous le rapport des cartouches à fusil que sous celui des projectiles creux, sans compter qu'elle a augmenté la réserve conservée en magasin. Un quart de million des cartouches Martini-Henry qui sortent actuellement de la fabrique a été fabriqué dans le cours du semestre de janvier à juillet 1892 ; et la production, pour l'année 1892, a presque atteint deux millions de cartouches. Ces cartouches ont été éprouvées et ont donné la plus grande satisfaction.

Les journaux ont fait dernièrement des commentaires sur l'attitude que prendra le parti libéral à sa prochaine grande convention au sujet de la réforme du sénat. Le

Globe, de Toronto, croit que le meilleur moyen de réformer le sénat, c'est de l'abolir. Il n'y a pas de doute que cette importante question sera discutée à la convention.

Le *Globe*, de Toronto, fait l'éloge de M. Laurier en ces termes :

“ L'honorable M. Laurier est incontestablement l'homme qui, dans le parlement canadien, jouit de la plus grande influence personnelle. Nous ne contestons pas le talent du chef du parti conservateur. Sir John Thompson est un administrateur actif, un avocat de premier ordre, un *debater* puissant.

“ Mais comme général exerçant sur les hommes un pouvoir magnétique qui enchaîne les partisans, il est certainement surpassé par le chef libéral.”

Du moment que les libéraux sont satisfaits de leur chef, ils ajoutent considérablement à leur force actuelle comme parti. La désunion est une faiblesse dont le parti conservateur a rarement eu à souffrir. L'opposition ne peut que gagner à suivre l'exemple donné par ce dernier.

Du *Cultivateur* :

“ Un beau monsieur qui a de quoi boire et manger peut bien, dans son cabinet de travail, composer de magnifiques articles sur les avantages de l'agriculture, parler de la beauté des campagnes, du bonheur de la vie des champs, donner des conseils sur la manière de cultiver et d'améliorer la terre ; au fond de tout cela, c'est de la blague. Les habitants n'ont pas besoin de ces déclamations pour se convaincre que la vie des champs vaut mieux que la vie des villes ; seulement ils n'aiment pas à crever de faim. Du moment qu'ils auront espoir d'y vivre, ils y resteront. Que le commerce reprenne vigueur, et l'émigration cessera.”

Il y a beaucoup de vrai là-dedans ; mais ce qui est faux, c'est de dire que, parce qu'un homme est riche et ne cultive pas lui-même, il n'est pas en position de donner de bons conseils aux cultivateurs, de les encourager et de vanter le bonheur de la vie des champs.

L'homme a ceci de grand, qu'il comprend parfaitement les conditions diverses de l'humanité par l'étude des autres hommes et qu'il s'assimile, par son intelligence et par l'observation, des idées, un genre de vie et des conditions d'existence qui, pratiquement, lui sont tout à fait étrangers.

Un certain nombre d'officiers des bataillons de la garnison de Montréal a eu l'excellente idée de fonder, sous le nom de *Montreal Military Institute*, un cercle pour faciliter les réunions et les relations entre les officiers des diverses nationalités. Le major Radiger a été l'instigateur et l'organisateur du nouveau club, situé rue Sainte-Catherine, à l'angle de la rue Metcalfe.

L'inauguration du club a été faite le 24 mai, jour de la fête de la reine. Le président est le lieutenant-colonel Butlar, du bataillon du Prince de Galles.

Les vice-présidents sont : le lieutenant-colonel Prevost, du 65e ; le lieutenant-colonel Massey ; le lieutenant-colonel Starte, des *Victoria Rifles*.

Secrétaire : le major Radiger.

Trésorier : le lieutenant-colonel Cole, de la *Montreal Garrison Artillery*.

La majeure partie des officiers s'était rendue à cette réunion pleine de gaieté et d'entrain, qui s'est prolongée fort tard.

Avant de se séparer, une dépêche fut rédigée dans les termes suivants, et adressée à Sa Majesté la reine d'Angleterre pour la féliciter au sujet de sa fête :

"THE MONTREAL MILITARY INSTITUTE, on its opening night, send congratulations on this auspicious occasion of Her Majesty's birthday.

"Colonel Butler,
"President."

Parmi les officiers présents, citons : le lieutenant-colonel Houghton ; le lieutenant-colonel Mattice ; le lieutenant-colonel Butler ; le lieutenant-colonel Lyman ; le lieutenant-colonel Dickson ; le lieutenant-colonel Prévost ; le vicomte de la Barthe, chef de bataillon ; le major Radiger ; l'honorable J. J. Curran.

Le prince Roland Bonaparte vient de passer quelques jours à Montréal. Dimanche dernier, un lunch lui a été offert par l'honorable A. Desjardins, maire de Montréal, et, accompagné de quelques personnes, le prince a été faire une promenade autour de la montagne.

Il est parti pour Ottawa, d'où il doit revenir dans deux ou trois jours pour se rendre dans la Nouvelle-Ecosse et à Terre-Neuve.

Le mariage de Mlle B. Foley avec M. J. Lacoste, fils de l'honorable juge en chef, a été célébré lundi matin à la chapelle de l'archevêché. Très-belle et très-nombreuse assistance.

Les jeunes époux se rendent à New-York, Philadelphie, Boston, Toronto, puis reviennent à Montréal.

On prête à l'empereur d'Allemagne un mot terrible pour son alliée l'Italie pendant son séjour à Rome.

Après la revue des troupes du roi Humbert, l'empereur Guillaume s'écria :

— Oh ! la belle armée, la belle armée !

Puis, se tournant vers un de ses aides de camp, il ajouta assez haut en souriant :

"J'aimerais mieux l'avoir devant moi qu'autour de moi !"

Il paraît que l'ex-père Hyacinthe, qui devait partir pour l'Amérique après avoir remis l'administration de son église aux prêtres envoyés par l'évêque d'Utrecht, est actuellement retiré à la Grande-Chartreuse.

On ajoute qu'il entretient une correspondance suivie avec plusieurs dignitaires du Vatican, qui ne désespèrent pas de le voir faire une soumission complète.

Quelques chiffres à propos de la communication de M. Brown-Sequard sur l'application de sa méthode.

Dans trois cent quarante-deux cas avérés d'ataxie locomotrice, on a constaté trois cent quatorze fois la guérison ou tout au moins une amélioration très notable.

Dans les cas de sclérose diffuse ou de sclérose en plaque de la moelle épinière, la guérison a été observée dans la proportion de huit à neuf fois pour cent.

L'action n'est pas moins efficace dans le cancer. Cent trois malades, atteints de cette affection, ont été soumis au traitement ; tous présentèrent une amélioration qui se manifesta par la disparition de la coloration jaune paille, caractéristique des cancéreux, la suppression des hémorrhagies et l'abolition de la douleur.

En somme, d'après le savant académicien, le suc organique ne guérit, dans l'acception rigoureuse du terme, aucune maladie ; mais l'injection de cette substance exerce une influence incontestable et incontestée sur le système nerveux central. Sa puissance modificatrice

de la nutrition des tissus et du système nerveux est indéniable.

Aussi importe-t-il plus que jamais, en présence des résultats obtenus, de poursuivre des recherches dans cette voie.

Les souverains de Portugal ont toujours eu pour la France une préférence marquée. Dom Pedro, l'aïeul du roi actuel, considérait Paris comme une seconde patrie. Ainsi que son beau-frère, l'empereur du Brésil, il avait le goût des arts. Très mélomane, il composait à ses heures et fréquentait la maison de Rossini, pour lequel il professait une grande admiration.

Un jour, dans le salon du maître, le roi se mit au piano et, promenant un doigt sur les touches d'ivoire, il esqua un motif qu'il venait d'improviser.

— Comment trouvez-vous cette petite phrase, mon cher maître ? dit le roi.

On sait que Rossini, avec l'esprit le plus fin, avait une grande indépendance de langage.

— Ah ! sire, répondit-il, on voit bien que vous êtes un grand roi !

— Comment cela ?

— C'est que vous prenez de grandes libertés avec l'harmonie, qui est la reine du monde.

C'est encore au roi Dom Pedro, qui lui vantait la science musicale de Berlioz, que Rossini fit cette réponse mordante :

— Enfin, sire, si vous y tenez, je tomberai d'accord avec vous que Berlioz a perdu beaucoup de temps à apprendre la musique.

LE GALOP.

Agite, bon cheval, ta crinière fuyante ;
Que l'air autour de nous se remplisse de voix ;
Que j'entende craquer sous ta corne bruyante
Le gravier des ruisseaux et les débris des bois !

Aux vapeurs de tes flancs mêle ta chaude haleine,
Aux éclairs de tes pieds ton écume et ton sang !
Cours, comme on voit un aigle, en effleurant la plaine,
Fouetter l'herbe d'un vol sonore et frémissant !

"Allons, les jeunes gens, à la nage ! à la nage !"
Crie à ses cavaliers le vieux chef de tribu ;
Et les fils du désert respirent le pillage,
Et les chevaux sont fous du grand air qu'ils ont bu !

Nage ainsi dans l'espace, ô mon cheval rapide,
Abreuve-moi d'air pur, baigne-moi dans le vent ;
L'étrier bat ton ventre et j'ai lâché la bride,
Mon corps te touche à peine, il vole en te suivant.

Brise tout, le buisson, la barrière ou la branche ;
Torrents, fossés, talus, franchis tout d'un seul bond ;
Cours, je rêve, et sur toi, les yeux clos, je me penche.
Emporte, emporte-moi dans l'inconnu profond !

SULLY PRUDHOMME.

Une vieille dame pénètre dans une église et, s'adressant au bedeau :

— Y a-t-il un confesseur disponible ?

— Oui, madame, là-bas, à gauche...

— C'est qu'il m'en faudrait un qui ne soit pas pressé ; j'en ai pour longtemps.

DANS LE MONDE DES ESPRITS.

MANIFESTATIONS PHYSIQUES SPONTANÉES.

(Suite.)

Les esprits supérieurs, pas plus que parmi nous les hommes graves et sérieux, ne s'amuse à donner des charivaris. La plupart de ceux qui produisent ces manifestations et ces bruits n'ont d'autre but que de s'amuser ; ce sont des esprits plutôt légers que méchants, qui se rient des frayeurs qu'ils occasionnent et des recherches inutiles que l'on fait pour découvrir la cause du tumulte. Souvent ils s'acharnent après un individu qu'ils se plaisent à vexer et qu'ils poursuivent de demeure en demeure ; d'autres fois ils s'attachent à un local sans autre motif que leur caprice. C'est quelquefois aussi une vengeance qu'ils exercent, comme nous avons eu souvent occasion de le voir. Dans certains cas, leur intention est plus louable ; ils veulent appeler l'attention et se mettre en rapport, soit pour donner un avertissement utile à la personne à laquelle ils s'adressent, soit pour demander quelque chose pour eux-mêmes. Nous en avons souvent vu demander des prières, d'autres solliciter l'accomplissement en leur nom d'un vœu qu'ils n'avaient pu remplir, d'autres enfin vouloir, dans l'intérêt de leur propre repos, réparer une mauvaise action commise par eux de leur vivant. En général, on a tort de s'en effrayer ; leur présence peut être importune, mais non dangereuse. On conçoit, du reste, le désir qu'on a de s'en débarrasser et l'on fait généralement pour cela tout le contraire de ce qu'il faudrait. Si ce sont des esprits qui s'amuse, plus on prend la chose au sérieux, plus ils persistent, comme des enfants espiègles qui harcèlent d'autant plus ceux qu'ils voient s'impatienter, et qui sont peur aux poltrons. Si l'on prenait le sage parti de rire soi-même de leurs mauvais tours, ils finiraient par se lasser et par rester tranquilles. Mais, comme nous l'avons dit, il y en a dont le motif est moins frivole. C'est pourquoi il est toujours utile de savoir ce qu'ils veulent. S'ils demandent quelque chose, on peut être certain qu'ils cesseront leurs visites dès que leur désir sera satisfait.

Ces phénomènes, quoique exécutés par des esprits inférieurs, sont souvent provoqués par des esprits d'un ordre plus élevé, dans le but de convaincre de l'existence des êtres incorporels et d'une puissance supérieure à l'homme. Le retentissement qui en résulte, l'effroi même que cela cause, appellent l'attention et finiront par faire ouvrir les yeux aux plus incrédules. Ceux-ci trouvent plus simple de mettre ces phénomènes sur le compte de l'imagination, explication très commode et qui dispense d'en donner d'autres ; pourtant quand des objets sont bousculés ou vous sont jetés à la tête, il faudrait une imagination bien complaisante pour se figurer que pareilles choses sont quand elles ne sont pas. On remarque un effet quelconque, cet effet a nécessairement une cause ; si une froide et calme observation nous démontre que cet effet est indépendant de toute volonté humaine et de toute cause matérielle, si de plus il nous donne des signes évidents d'intelligence et de libre volonté, ce qui est le signe le plus caractéristique, on est bien forcé de l'attribuer à une intelligence occulte. Quels sont ces êtres mystérieux ? C'est ce que les études spiritiques nous apprennent de la manière la moins contestable, par les moyens qu'elles nous donnent de communiquer avec eux. Ces études nous apprennent, en outre, à faire la part de ce qu'il y a de réel, de faux

ou d'exagéré dans les phénomènes dont nous ne nous rendons pas compte. Si un effet insolite se produit, bruit, mouvement, apparition même, la première pensée que l'on doit avoir, c'est qu'il est dû à une cause toute naturelle, parce que c'est la plus probable ; il faut alors rechercher cette cause avec le plus grand soin, et n'admettre l'intervention des esprits qu'à bon escient ; c'est le moyen de ne pas se faire illusion. Celui, par exemple, qui, sans être approché par personne, recevrait un soufflet ou des coups de bâton sur le dos, comme cela s'est vu, ne saurait douter de la présence d'un être invisible.

On doit se tenir en garde non-seulement contre des récits qui peuvent être tout au moins entachés d'exagération, mais contre ses propres impressions, et ne pas attribuer une origine occulte à tout ce que l'on ne comprend pas. Une infinité de causes très simples et très naturelles peuvent produire des effets étranges au premier abord, et ce serait une véritable superstition de voir partout des esprits occupés à renverser les meubles, briser la vaisselle, susciter enfin les mille et une tracasseries de ménage qu'il est plus rationnel de mettre sur le compte de la maladresse.

L'explication donnée du mouvement des corps inertes s'applique naturellement à tous les effets spontanés que nous venons de voir. Les bruits, quoique plus forts que les coups frappés dans la table, ont la même cause ; les objets lancés ou déplacés le sont par la même force qui soulève un objet quelconque. Une circonstance vient même ici à l'appui de cette théorie. On pourrait se demander où est le médium dans cette circonstance. Les esprits nous ont dit qu'en pareil cas, il y a toujours quelqu'un dont le pouvoir s'exerce à son insu. Les manifestations spontanées se produisent très rarement dans les endroits isolés ; c'est presque toujours dans des maisons habitées qu'elles ont lieu, et par le fait de la présence de certaines personnes qui exercent une influence sans le vouloir ; ces personnes sont de véritables médiums qui s'ignorent eux-mêmes et que nous appelons, pour cette raison, *médiums naturels* ; ils sont aux autres médiums ce que les somnambules naturels sont aux somnambules magnétiques, et tout aussi curieux à observer.

L'intervention volontaire ou involontaire d'une personne douée d'une aptitude spéciale pour la production de ces phénomènes paraît être nécessaire dans la plupart des cas, quoiqu'il y en ait où l'esprit semble agir seul ; mais alors il se pourrait qu'il puisât le fluide animalisé ailleurs que chez une personne présente. Ceci explique pourquoi les esprits qui nous entourent sans cesse ne produisent pas à chaque instant des perturbations. Il faut d'abord que l'esprit le veuille, qu'il ait un but, un motif, sans cela il ne fait rien. Il faut souvent ensuite qu'il trouve, précisément dans le lieu où il voudrait agir, une personne apte à le seconder, coïncidence qui se rencontre assez rarement. Cette personne survenant inopinément, il en profite. Malgré la réunion des circonstances favorables, il pourrait encore en être empêché par une volonté supérieure qui ne lui permettrait pas d'agir à son gré. Il peut ne lui être permis de le faire que dans certaines limites, et dans le cas où ces manifestations seraient jugées utiles, soit comme moyen de conviction, soit comme épreuve pour la personne qui en est l'objet.

Nous avons atteint les dernières limites du cadre qu'avait bien voulu nous fixer la rédaction du journal. Il nous semble, pourtant, que nous n'avons encore rien dit, tant il nous en resterait à dire.

Notre but était simplement d'expliquer les manifestations qui se produisent de temps à autre à certains endroits. Nous en avons donné une explication rationnelle, et nous ne croyons pas qu'il soit possible d'en fournir une meilleure. Notre étude est nécessairement tronquée et incomplète ; il faudrait des volumes pour développer cette doctrine. Mais nous espérons avoir été assez clair pour être compris de tous nos lecteurs.

Peut-être aurons-nous l'occasion, un peu plus tard, de dire encore quelques mots de phénomènes intéressants. Nous le ferions alors avec d'autant plus de plaisir qu'il ne serait pas nécessaire de revenir sur les débuts, qui sont, dans toute science, arides et généralement dépourvus d'intérêt.

C. D'OUTRETOMBE.

LE SPIRITISME.

Dans la *Vérité* du 20 mai dernier, à propos des articles de M. d'Outretombe, Sa Sainteté Tardivel 1^{er} attaquait encore l'*Opinion Publique*.

Nous avons déjà dit, à ce sujet, tout ce que nous avons à dire. Faut-il le répéter ?

Nous ne nions pas l'authenticité de la décision de la sacrée congrégation de l'inquisition, telle que citée par la *Vérité*. Mais nous prétendons que le raisonnement de Sa Sainteté — le rédacteur de ce journal — est faux.

En effet, le texte cité embrasse toutes les manifestations *préternaturelles*, — *non naturelles*. Resterait donc à faire la distinction entre les manifestations naturelles et celles qui ne le sont pas. Le spiritisme prétend que toutes les manifestations sont naturelles et peuvent s'expliquer naturellement. Nous admettons que c'est aller un peu loin.

Mais M. Tardivel admettra-t-il avec nous que l'évocation des morts, la connaissance infuse de langues inconnues, etc., etc., ne sont pas des effets absolument *préternaturels* ?

Nous nous basons, pour formuler cette affirmation, sur les ouvrages de trois théologiens catholiques, qui expliquent ces effets d'une manière naturelle et adoptent la théorie du Dr Bernheim, de Nancy. Ce sont : le révérend M. Trotin, mort il y a deux ans, professeur de morale à l'université catholique de Lille ; M. l'abbé Méric, professeur à la Sorbonne, et un célèbre jésuite allemand, le R. P. Castelein.

Ces autorités valent bien, croyons-nous, les *petites opinions* de Sa Sainteté le premier pape québécois.

Nous pourrions dire également que si, d'après la doctrine catholique, il y a des effets évidemment condamnables, il en est d'autres — parmi lesquels le spiritisme — d'une nature douteuse, mais qui, se liant avec les autres, inspirent aux théologiens et aux philosophes chrétiens des craintes légitimes.

Aussi bien, nous le répétons, nous n'avons jamais eu en vue ni de prôner le spiritisme, ni de donner comme vraies les explications de M. d'Outretombe. Nous voulions présenter à nos lecteurs la version spirite, comme dans une classe on présente l'objection ; et, pour cela, nous avons eu recours à une personne capable d'en faire un exposé.

Nous avons demandé à un des membres les plus distingués du clergé canadien de nous donner une réfuta-

tion complète de cette théorie, et nous en commencerons incessamment la publication.

Êtes-vous satisfait, monsieur Tardivel, et surtout êtes-vous bien persuadé que vos opinions, quelles qu'elles puissent être, nous importent fort peu ?

LA FAMINE EN ALGÉRIE.

Les événements politiques de ces derniers mois auront eu, entre autres inconvénients très fâcheux, celui de distraire les âmes françaises d'un spectacle qui, en des temps plus calmes, les eût passionnées : une partie de l'Algérie a eu faim, et c'est à peine si, en France, on a pris le temps de s'en apercevoir.

La famine qui a éclaté en Algérie au début de cet hiver — causée par la sécheresse, les sirocos et les sauterelles de l'an dernier — n'a pas fini malheureusement d'y exercer ses ravages ; elle y sévira encore *au moins un mois*, jusqu'aux récoltes prochaines, et les correspondances de là-bas nous informent que les ressources accumulées par l'État, les communes et la charité privée sont tout près d'être épuisées.

Le désastre ne s'est point manifesté heureusement sur toute la colonie. Il n'a guère atteint que les départements d'Oran et d'Alger, et, dans celui-ci, plus particulièrement la région occidentale qui s'étend sur le versant droit de la vallée du Chélif, d'Orléansville à Tenès.

M. Cambon a parcouru, pas à pas, il y a six semaines, cette contrée ravagée par la misère, et j'ai là le compte-rendu officiel de cette lamentable tournée.

Les distributions de secours avaient été organisées dès septembre dernier sur les parties les plus éprouvées de la région, notamment dans les communes mixtes de Tenès et du Djendel ; et ce que vit, au cours de ses étapes, la caravane officielle semble défier toute description. Je détache au hasard ces lignes de la partie du rapport où se trouve relatée la visite de M. Cambon à un *bordj* voisin du village de Flatters :

« Auprès du bordj, deux cents vieillards, femmes ou enfants étaient rassemblés, accroupis autour des sacs d'orge et d'un tas de pains grossiers.

« Immobiles, silencieux, grelottant sous les haillons qui les recouvrent à peine, ils attendent la distribution. Et il n'est pas possible d'imaginer un spectacle plus navrant que celui de ces pauvres êtres dont la souffrance a éteint le regard, figé la physionomie, comme si la vie s'était déjà retirée... Les enfants, collés sur la poitrine des mères, ne criant plus, ne pleurant plus, leurs petits membres aussi minces que des baguettes, sont recouverts d'une peau tombante, qui semble ne plus contenir aucune chair. Tous ces corps, tous ces visages sont d'une couleur jaunâtre, pareille à celle des loques qui les recouvrent, et cette masse humaine forme sur le sol des agglomérations sans mouvement... »

A l'appel de son nom par l'administrateur, chacun des indigènes inscrits se présente et reçoit, dans un pan du lambeau d'étoffe pourrie qui le couvre, la pitance de dix journées : sept kilogrammes d'orge par adulte et trois kilogrammes et demi par enfant de moins de dix ans.

Aux petits enfants et aux vieilles femmes, on fait don d'une ration de pain. La distribution finie, chacun retourne vers son douar, emportant de quoi ne pas mourir de faim pour un peu de temps encore...

Un détail suffira à montrer en quel degré de misère ces malheureuses populations étaient tombées.

Près d'Orléansville, une vieille construction arabe servait d'abri, quand la caravane officielle y passa (à la fin de mars dernier), à un groupe de femmes, d'enfants

et de vieillards indigènes qu'on soutenait au moyen de distributions régulières d'orge et de farine.

On voulut désinfecter leurs vêtements ; mais ces loques étaient si usées et si pourries qu'elles tombèrent en bouillie dans l'éluve et qu'il fallut donner des vêtements neufs à tous les indigènes qu'on avait déshabillés !...

Au Djendel, la misère était plus saisissante encore, à cause du grand nombre d'enfants en bas âge qui s'y trouvaient réunis. Et cette misère dure encore, si j'en juge par les lignes suivantes extraites d'une correspondance privée qui nous était adressée, il y a trois jours, de ce lamentable pays :

“ Nous avons ici affaire aux malheureux parmi les malheureux... Plus de trois cents personnes, femmes, enfants, vieillards, tous presque nus, serrant autour de leurs corps de squelettes quelques loques sordides, les femmes montrant leurs seins taris, presque tous portant les stigmates des plus affreuses maladies, avec le cortège des infirmités qu'elles entraînent, ont défilé devant nous.”

La région du Djendel compte 26.000 habitants, disséminés sur une étendue de 115.000 hectares. Le cinquième de cette population a végété, depuis le commencement de l'hiver, dans un état de dénuement effroyable : on a eu et on a encore à se préoccuper, jour à jour, d'empêcher cinq mille Arabes d'y mourir de faim.

De louables efforts ont cependant été faits en vue d'atténuer les effets du désastre.

Près de trois millions ont été donnés par le gouvernement français ou avancés, tantôt par les conseils généraux d'Oran et d'Alger aux communes, tantôt par les sociétés de prévoyance indigènes à leurs sociétaires. Les subsides de l'État ont notamment servi à l'alimentation et à l'entretien des indigènes les plus malheureux : on a distribué de l'orge, de la farine, des semoules, des cotonnades, des burnous, etc..

Les crédits votés par les conseils généraux ont permis d'assurer aux communes les sommes indispensables à l'achat des semences ; et on a pu ainsi préparer la récolte prochaine — chose à quoi les Arabes, naturellement imprévoyants, n'avaient pas pensé du tout !

Le gouvernement de l'Algérie a, en outre, ouvert sur les territoires ravagés par la famine des “ chantiers de charité ” qui ont fourni des travaux faciles à plus de neuf mille indigènes.

On ne s'en est pas tenu là. Six cent mille francs de travaux forestiers ont été autorisés ; enfin, à Oued-Fodda, Lamartiné, Vauban, Cavaignac, Kherba, les Attafs, Charon, Montenotte, Flatters, Warnier, les Trois Palmiers, Watignies, les Heumis, Khalloul, Rouïna, Lavigerie, Lodi et Tenès, les services publics ont été invités par M. Cambon à dresser le plan de divers travaux de voirie, de construction ou d'assainissement qui vont être pour les indigènes une source prochaine de salaires plus rémunérateurs que ne l'étaient ceux des chantiers de charité.

Mais en attendant il faut vivre, et, je le répète, le “ comité des femmes de l'Algérie, ” aux mains de qui se centralisent les secours, a presque épuisé ses ressources. Les récoltes de cette année s'annoncent belles ; mais, en même temps, un nouveau fléau s'annonce aussi : il paraît qu'un vol de sauterelles vient d'être signalé sur le territoire du Djendel. Et voilà la richesse réparatrice des moissons prochaines d'avance menacée par l'invasion mortelle des acridiens !

Triste perspective !

VINCENT DE PAULE.

Monsieur Vincent de Paule, aumônier des galères,
Vieux prêtre humble de cœur et de mœurs populaires,
Quand il vient à Paris, demeure à l'hôpital
Du couvent qu'a fondé madame de Chantal.
Sa chambre n'a qu'un lit et deux chaises de paille,
Et l'unique tableau pendu sur la muraille
Représente la Vierge avec l'enfant Jésus.
Tout entier aux projets pieux qu'il a conçus,
Le saint prêtre est toujours en course ; il se prodigue,
Et revient tous les soirs épuisé de fatigue.
Le zèle ne s'est pas un instant refroidi
De l'ancien précepteur des enfants de Gondi.
Quand il a visité la mansarde indigente,
Il s'en va demander l'aumône à la régente.
Il sollicite, il prie, il insiste, emporté
Par son infatigable et forte charité,
Recevant de la gauche et donnant de la droite.
Pourtant il est malade et vieux ; et son pied boite,
Car, afin d'obtenir la grâce qu'il voulait,
Il a traîné six mois la chaîne et le boulet
D'un forçat innocent dont il a pris la place.
Déjà dans les faubourgs la pauvre populace,
Qui connaît bien son nom et qui le voit passer
Le long des murs, alors qu'il vient de ramasser
Un nouveau-né jeté sur la borne et qu'il sauve,
Commence à saluer ce bonhomme au front chauve
Et le suit en chemin d'un œil reconnaissant.

Mais, ce soir, vers minuit, le bon monsieur Vincent,
Regagnant son logis chez les visitandines,
Au moment où les sœurs sont à chanter matines,
Traîne son pied boiteux d'un air découragé.
Tout le jour, bien qu'il soit souffrant, qu'il soit âgé,
Sous une froide pluie il a couru la ville.
Certes, on l'a reçu d'une façon civile ;
Mais il demande trop, même aux meilleurs chrétiens,
Pour ses enfants trouvés et ses galériens,
Et plus d'un poliment déjà s'en débarrasse.
Tout l'argent de la reine est pour le Val-de-Grâce,
Et Mazarin, si fort pour dire : “ Je promets, ”
Devient, en vieillissant, plus ladre que jamais.
C'est donc un mauvais jour ; mais enfin le pauvre homme
Revient en se disant qu'il va faire un bon somme,
Et se hâte, parmi la bruine et le vent,
Lorsque arrivé devant la porte du couvent,
Il aperçoit par terre et couché dans la boue
Un garçon d'environ dix ans ; il le secoue,
L'interroge ; l'enfant depuis l'aube est à jeun,
N'a ni père ni mère, est sans asile aucun
Et répond au vieillard d'une voix basse et dure.

“ Viens ! ” dit Vincent, mettant la clef dans la serrure.

Et, prenant dans ses bras l'enfant qui le salit,
Il monte à sa cellule et le couche en son lit ;
Puis, songeant qu'à minuit, en janvier, le froid pince
Et que sa courte-pointe est peut-être bien mince,
Il ôte son manteau tout froid du vent du nord
Et l'étend sur les pieds du petit qui s'endort.

Alors, tout grelottant et très mal à son-aise,
Le bon monsieur Vincent s'accouda sur sa chaise
Et, devant le tableau pendu contre le mur,
Il pria.

Mais, soudain, la Madone au front pur,
Qui parut resplendir des clartés éternelles,
S'anima. Dans ses yeux aux profondes prunelles

Brillèrent des regards qu'ils n'avaient jamais eus
Et, dégageant son cou des bras du doux Jésus
Qu'elle tenait d'abord serré sur son épaule,
Elle tendit l'enfant à saint Vincent de Paule
Et, d'un accent rempli de céleste bonté,
Lui dit :

“ Embrasse-le. Tu l'as bien mérité.”

FRANÇOIS COPPÉE.

ANTICOSTI

OU L'ISLE DE L'ASSOMPTION.

(Suite.)

VII. — DEUX NOMS.

En écrivant l'histoire de l'île, il y a une mention intéressante à faire de deux noms bien connus des marins et des pêcheurs du bas Saint-Laurent : celui de Mme Gitony, dont la vie a été brièvement racontée par M. J. U. Gregory dans une charmante esquisse de la vie labradorienne, et celui de M. David Tétu, qui a passé de longues années à Anticosti et qui y a laissé d'im périssables souvenirs.

Mme Gitony se fixa dans l'île quelques années après la mort de Gamache. Sa vie donne le sujet de bien des jolies pages. A peine sortie du couvent et au moment où elle devait prendre l'habit religieux, elle fit dans le golfe un voyage de santé au cours duquel elle rencontra Gitony, qui faisait la traite des pelleteries avec les habitants de la côte nord. L'amour vient en chemin, paraît-il, car bientôt après elle l'épousait ; et tous deux allèrent s'établir sur l'île d'Anticosti, où ils menèrent une vie isolée.

Pendant les absences de son mari, Mme Gitony demeurait seule à sa maison et passait son temps à naviguer, pêcher ou chasser, avec l'habileté la plus consommée. Un hiver, dans l'espace de quelques semaines, elle tua cinq ours noirs, dix-huit loups marins, sept renards et une grande quantité d'oiseaux marins de toutes sortes. Ce même hiver, par un froid intense et tandis qu'elle se trouvait seule, son habitation fut détruite par le feu. Mme Gitony ne se découragea pas ; elle se mit à l'œuvre, coupa dans la forêt le bois nécessaire à une nouvelle cabane, qu'elle construisit elle-même en peu de jours et que son mari fut bien surpris de trouver, à son retour, à la place de l'ancienne maison.

Un jour, une goëlette américaine vint jeter l'ancre en face de chez Gitony, qui se trouvait absent. Sa femme connaissait la rudesse et l'audace de certains visiteurs et, craignant d'être insultée par ceux qui lui arrivaient, elle prit le parti de se couper les cheveux et de se déguiser en homme pour les recevoir. Pendant cinq jours, ces hommes logèrent chez elle ; elle but et fuma avec eux, et leur tint tête jusqu'à leur départ, — si bien qu'ils s'en retournèrent sans se douter de la mystification dont ils avaient été les victimes.

Après avoir passé quelques années dans l'île, Gitony et sa femme traversèrent à la côte nord et s'enfoncèrent dans le désert avec des provisions et des chiens. Depuis cinq jours ils marchaient de l'avant à la recherche d'un endroit de chasse favorable à un établissement, quand Gitony tomba malade pour ne plus se relever. Imaginez cette femme, seule, face à face avec la solitude et l'abandon, ayant à ses côtés le cadavre de son mari et éloignée d'au moins trente lieues de toute maison ; et vous vous ferez une idée du courage et de l'énergie qu'elle dut déployer pour revenir aux habita-

tions, où elle rapporta le corps de Gitony, à qui elle rendit les derniers devoirs.

Mme Gitony revint à Québec. Un peu plus tard, elle se maria et retourna à Anticosti. Cela prouve le charme irrésistible, l'attrait puissant qu'il y a dans cette vie solitaire des trappeurs et des pêcheurs que ni la douleur, ni la misère, ni les privations ne peuvent décourager. Notre héroïne ne fut pas heureuse, paraît-il, dans son second ménage. Elle tenta de revenir à Québec contre la volonté de son mari, qui s'y opposait fortement. Je n'ai pu retracer ce qui s'est passé par la suite, mais en 1882, lorsque j'arrivai à Ottawa, mon ami, M. Alphonse Lusignan, avec qui je causais de cette femme, me dit qu'il y avait à l'hôpital une femme du nom de Gitony. Informations prises, je fus surpris de retrouver cette Mme Gitony dont je viens d'écrire l'histoire. C'était une femme de quarante ans environ, maigre, grande, portant une moustache qui ne dépareillerait pas un échappé de collège, et aimant à causer de son passé, dont elle s'enorgueillissait volontiers. Je ne l'ai pas revue depuis ; dernièrement, j'ai demandé de ses nouvelles et l'on m'a dit qu'elle a quitté Ottawa depuis trois ans. Peut-être est-elle repartie pour Anticosti, avec son troisième mari ? Je laisse à d'autres le soin d'éclaircir ce point.

Quelques mots maintenant d'un autre Canadien que cette vie de trappeur a charmé et qui a longtemps vécu à Anticosti, tout en se souvenant assez du monde et des villes pour venir tous les ans passer quelques semaines à Québec. Je n'ai pas besoin de nommer David Tétu, chasseur infatigable, hardi marin et le plus bohème des enfants de la mer. Si quelqu'un a contribué à faire connaître Anticosti, c'est bien M. Tétu. Il a vécu sur cette île, il a parcouru ses forêts dans tous les sens, il a navigué sur ses côtes, et elle n'a plus de secrets pour lui. Il l'aime comme on aime sa patrie, comme on aime sa paroisse natale. Je regrette de ne pouvoir raconter ici la vie de cet homme, qui est pleine d'incidents et d'exploits dont le souvenir restera après lui.

David Tétu ne connaît guère, ou plutôt ne veut connaître que la mer, son fusil et ses chiens ; il a toujours quelques récits charmants ou quelques légendes nouvelles à raconter. Dans les rares soirées que ses heureux amis peuvent passer avec lui quand il revient parmi nous, mais plus souvent sur le pont de sa goëlette, à la brunante, alors que les étoiles s'allument au fond du firmament, il aime à donner cours à sa bonne humeur et à faire le récit des choses dont sa mémoire et son imagination sont remplies. C'est lui qui a raconté à M. Faucher de Saint-Maurice l'incroyable, mais véridique histoire d'un ours qu'il a tué au vol. Un jour, David Tétu partit en chasse avec un serviteur. Au détour d'une falaise, tout au-dessus d'eux, ils aperçurent un ours rêvant profondément, j'allais dire mélancoliquement, devant l'immensité des flots. Le serviteur demande la permission de contourner le rocher et de tirer sur l'animal ; l'autorisation donnée, trois minutes s'écoulèrent, et un coup de feu retentit. L'ours, surpris, fait un bond en avant, perd pied et roule dans l'espace.

Tétu, qui n'avait pas bougé, épaule sa carabine et envoie une balle à maître Martin qui vient s'abattre à ses pieds. Gérard n'a jamais été plus fier de ses chasses au lion que Tétu ne l'est de cet exploit unique.

Aujourd'hui, David Tétu paraît abandonner quelque peu l'île d'Anticosti et donner ses préférences à la côte

nord. Mais quel que soit l'endroit où il aille, une chose qu'il n'abandonnera pas, c'est cette vie active et rude dans laquelle il se complaît et qui est devenue pour lui une seconde nature. Ce serait pour lui-même un sacrifice trop pénible et la perte du sujet de beaucoup de légendes et de récits pour nos annales nationales.

VIII. — NAUFRAGES.

Le cadre de cette étude est trop petit pour nous permettre de nous arrêter longtemps à l'histoire des naufrages qui ont eu lieu à Anticosti. Il faudrait des volumes pour décrire ceux-là seulement que la tradition nous rapporte. Aussi ne voulons-nous que consacrer une page à ce sujet avant de terminer les renseignements que nous avons recueillis sur cette île.

Le nombre des naufrages dont Anticosti a été le théâtre a diminué depuis quelques années ; mais avant l'établissement des phares, avant les travaux que l'on a faits pour rendre la navigation dans le Saint-Laurent moins dangereuse, avant les explorations qui ont fait connaître les écueils et les endroits dangereux du golfe, combien de navires ont péri, en plein jour, sous un ciel serein, à l'heure de l'espérance !

Nous n'avons jamais trouvé dans l'histoire d'aucun pays une chaîne aussi longue et aussi resserrée de sinistres et de catastrophes maritimes, et ce n'est pas sans frémir que l'on parcourt cette nomenclature inouïe de naufrages, qui commence il y a près de quatre siècles et qui se prolonge jusqu'à nous. Le passé est là qui déroule devant nos yeux ces lugubres annales, auxquelles rien ne saurait être comparé et qui redisent les angoisses de la fin dernière, le désespoir des mourants, les scènes de carnage et d'anthropophagie, les suprêmes combats de la volonté contre la matière, enfin le silence terrible de la mort.

Il faut, pour s'en faire une idée, lire le récit de quelques naufrages, comme celui de la *Renommée* qui, en 1736, en décembre, par un froid intense, jetait trente-quatre hommes à la côte avec des provisions pour à peine quelques semaines. La nuit du sinistre avait été terrible ; vingt hommes avaient été engloutis par les vagues ; et des trente-quatre épargnés par la mer, six avaient gagné le rivage et les autres avaient passé la nuit à bord, accrochés dans les mâts ou les haubans, exposés à la violence du vent et des flots et croyant à chaque instant voir le moment suprême arriver. Il faut suivre ces hommes dans leur long supplice, aux prises avec l'épuisement et la maladie ; les voir se nourrir d'une once de fleur par jour, se diviser pour aller à la recherche de secours et revenir avec le découragement au cœur ; puis leur tentative de traverser un bras de mer de douze lieues de largeur sur une faible embarcation, par un froid de vingt-cinq degrés ; les voir se disputer pour savoir qui partirait et qui resterait, ceux qui restaient recevant le serment de ceux qui partaient et qui, avant de s'embarquer, juraient sur le salut de leur âme de faire tout ce qui serait humainement possible pour venir les délivrer de cette prison dont le golfe était l'inexorable géôlier. Il faut enfin, pour réaliser toute l'horreur de leur situation, voir les naufragés restés dans l'île, attendant chaque jour le retour de leurs compagnons, passant par toutes les alternatives de l'espoir et du découragement, et ne recevant de secours que lorsqu'ils n'avaient plus que la force de tendre leurs bras vers leurs sauveurs.

Il faut encore lire le récit de la découverte qui fut faite

un jour de trente cadavres des naufragés du *Granicus*, qui étaient tous morts de froid et de faim après s'être battus ensemble, les plus faibles se défendant contre les plus forts et succombant enfin pour devenir la nourriture de leurs compagnons.

Il faut suivre les soldats du général Phipps, qui firent côte avec le capitaine Rainsford, en fuyant de Québec, et qui passèrent un hiver sur l'île, presque sans vêtements et sans autre nourriture que de la fleur et des biscuits de matelot.

Il faut, disons-nous, lire toutes ces choses pour se faire une idée des scènes atroces qui se sont passées sur les rivages d'Anticosti. Beaucoup de naufrages célèbres ont eu lieu sur cette île ; le plus grand nombre ceux-là se comptent par milliers-n'est pas connu ; mais l'écrivain qui voudrait ramasser les jalons jetés par ses prédécesseurs et compléter ses renseignements par une étude des lieux et par les récits des anciens pourrait, en y mettant un peu d'imagination, écrire des volumes d'un puissant intérêt.

ÉPILOGUE.

Avant de fermer ces pages, revenons un peu en arrière, et jetons une pensée d'adieu à ce coin de terre qu'on ne peut visiter en imagination sans se sentir remué par le cachet sinistre dont il est frappé.

La seule diversité à l'immense tristesse qui plane sur ces bords inhospitaliers est la poésie que Dieu a placée dans la merveilleuse disposition de la nature et qui contraste avec la poésie de la mort qu'on y rencontre à chaque pas.

Qui peut savoir le nombre des naufragés que les grèves recouvrent ? Qui peut dire les mystérieuses horreurs dont elles gardent le secret ? Quelle main assez puissante osera plonger dans les profondeurs muettes du monde invisible et arracher le voile qui nous les couvre. L'esprit de Dante seul pourrait inspirer une semblable audace, mais auparavant il ferait entendre le sinistre avertissement qu'il place à l'entrée de la cité du mal : "*O vous qui descendez ici, perdez toute espérance !*"

Pourquoi cette éternelle désolation sur cette île que Dieu a parée comme une fiancée à l'approche de son amant ? Pourquoi le soleil se fait-il si pur et l'enveloppe-t-il si amoureusement de ses caresses, s'il doit la fuir si tôt et si souvent ? Pourquoi la nature se montre-t-elle si peu prodigue de ses beaux jours envers cette émeraude du golfe ? Pourquoi le Saint-Laurent l'entourte-t-il avec soin de ses plus dangereux écueils ? Ah ! c'est qu'il est des lieux, comme il est des hommes, marqués d'un sceau fatal, dont la destinée nous est inconnue et qui servent aux immuables desseins de la Providence.

Ma pensée se plaît parfois à s'élever dans les sphères du rêve et de l'imagination. Alors je me représente le golfe Saint-Laurent comme une immense forge dont Dieu serait le maître ; les flots sont les travailleurs qui s'agitent suivant sa volonté, et l'île est l'enclume sur laquelle ils frappent sans relâche dans l'œuvre qu'ils accomplissent. De même que, sur l'enclume, l'ouvrier bat le fer pour en faire sortir quelque chose d'utile, ainsi l'ouvrier suprême bouleverse à son gré le sein des eaux et dirige chaque vague dans sa course pour arriver à ses fins. Qui peut savoir s'il accomplit une œuvre de création ou de destruction ? Qui peut connaître ce qui germera dans les sables qu'il remue ou ce qui s'éteindra sous les flots qu'il roule ? Tout ici-bas s'enchaîne, à tel point que la mort est souvent une aurore et la naissance un couchant. Toute tombe est un ber-

ceau, a dit Victor Hugo. Rien de plus vrai : l'homme naît de la poussière des générations passées, la terre se nourrit de destruction, le nuage se forme du flot qui s'évapore et le torrent du nuage qui se dissipe. Aussi ne repoussons pas l'idée qu'Anticosti soit, dans les desseins de l'Éternel, réservée à quelque grande et utile destinée que nous ne saurions prévoir.

Jadis, lorsque de hardis marins, voulant conquérir de nouvelles terres à l'activité humaine et fournir à la science des données plus complètes et de nouveaux renseignements sur les points inconnus du globe, partaient aux hasards de la mer et des vents, ils n'auraient jamais cru, même dans leurs rêves les plus enthousiastes, que leur audace généreuse allait révéler tout un continent nouveau qui, deux siècles plus tard, symboliserait la liberté dans le monde et deviendrait un jour le grenier du genre humain. Aujourd'hui le rôle d'Anticosti est nul ; mais quand la population du Canada se sera développée, quand elle aura envahi les plaines, abattu les forêts, et se sera répandue dans les lieux maintenant inhabités de notre territoire géant, il sortira peut-être de cette terre ingrate des richesses ignorées et des ressources auxquelles nous ne voulons pas croire de nos jours. En attendant, c'est un devoir pour les générations actuelles de faire connaître et de poétiser les endroits pittoresques que la légende, la tradition ou les circonstances ont consacrés " terre des souvenirs."

LOUIS-H. TACHÉ.

JUIN.

Dans cette vie où nous ne sommes
Que pour un temps sitôt fini,
L'instinct des oiseaux et des hommes
Sera toujours de faire un nid.

Et d'un peu de paille ou d'argile
Tous veulent se construire, un jour,
Un humble toit, chaud et fragile,
Pour la famille et pour l'amour.

Par les yeux d'une fille d'Ève
Mon cœur profondément touché
Avait fait aussi ce doux rêve
D'un bonheur étroit et caché.

Rempli de joie et de courage,
A fonder mon nid je songeais ;
Mais un furieux vent d'orage
Vient d'emporter tous mes projets.

Et sur mon chemin solitaire
Je vois, triste et le front courbé,
Tous mes espoirs brisés à terre
Comme les œufs d'un nid tombé.

FRANÇOIS COPPÉE.

GUSTAVE NADAUD.

Nadaud, l'inoubliable chansonnier dont la verve a amusé deux générations, vient de mourir dans son petit appartement de la rue de Passy, à Paris.

Il avait passé l'hiver à Nice, comme d'habitude, avait fait ensuite un voyage à Roubaix, sa ville natale, et était revenu malade à Paris. Il avait soixante-treize ans et ses forces perdues ne lui laissaient aucune illusion sur son rétablissement.

Toutefois, il espérait pouvoir assister, ces jours der-

niers, au banquet de la " lice chansonniers " ; c'eût été pour lui un adieu à sa vie de chansonnier, et ses confrères l'attendaient avec anxiété. Hélas ! il fallut y renoncer, le malade s'affaiblissait graduellement, et il expirait bientôt.

C'est une figure des plus sympathiques qui disparaît. Simple et modeste, Nadaud n'a jamais aspiré aux lauriers du poète ; il est tout entier dans ce quatrain adressé à Lamartine qui l'avait amèrement plaisanté pour avoir manqué à une invitation :

Un jour, l'aigle, oublieux de sa noble envergure,
Fit au pauvre pinson une horrible blessure ;
Il convint de son tort, bien loin de le nier.
Ainsi fit le poète avec le chansonnier.

Un pinson, c'est cela qu'a été Nadaud, comme il le disait lui-même, et nul en ce siècle n'a mieux personnifié la chanson française. Sa muse n'était ni égrillard comme celle de Désaugiers, ni impie comme celle de Béranger, ni triste comme celle de Pierre Dupont, ni amère et débraillée comme celle de ses successeurs. Elle avait même, en ses fredaines, un cachet de distinction et de bonhomie qui plaisait à tous et lui réservait un bon accueil dans les salons comme dans les chambres d'étudiants.

Sans doute, il n'est pas le premier dans son art, mais il est peut-être des plus complets et des plus fins.

On a trop cité et répété sa chanson des *Deux gendarmes*, qui n'était qu'une pochade un peu lourde ; mieux vaut citer la *Lettre de l'étudiant*, les *Deux notaires*, le *Docteur Grégoire* et tant d'autres créations, qui eurent le malheur, de devenir trop populaires et fatiguèrent souvent l'auteur lui-même, dans ses heures de composition.

Nadaud avait une singulière façon de composer ses chansons. Il fredonnait un air, et en même temps composait les paroles. Il lui fallait la musique pour trouver le sujet et son tour particulier. Quand il avait trouvé, il prenait la plume et du papier à musique. Il notait l'air et les paroles en même temps.

L'inspiration était double chez lui. Il ne faisait rien de bon qu'en improvisant, et le meilleur excitant pour lui, c'était le roulement des anciennes diligences, le tapage des vitres, le lourd trot des chevaux et le bruit cadencé de leurs grelots.

A travers ce bruit rythmé qui chagrinait tant d'autres, il découvrait des notes piquées, des airs qui serpentaient comme sur une portée, et avec le motif musical, l'idée venait avec les paroles.

Nadaud était de ceux qui regrettaient les diligences.

A défaut de ce cahot rythmé, il lui fallait l'isolement, et c'est sous un hangar où il s'était réfugié pendant un gros orage qu'il composa d'un trait la *Lettre de l'étudiant*.

A Paris, il occupait, il y a dix ans, un tout petit logement de garçon dans une vieille maison de la chaussée de la Muette et ses fenêtres donnaient sur le parc de la Muette. Le chemin de fer passait au-dessous, et ce bruit ne l'incommodait nullement. Mais on démolit la maison et, fidèle à son Passy, Nadaud se réfugia à quelques pas plus loin, dans un appartement moins primitif.

Mais il était si peu à Paris et si peu chez lui ! On l'invitait de tous côtés ; tout le monde l'aimait et appréciait son affabilité, sa jovialité de bonne compagnie et sa manière de dire ses chansons, avec un petit brin de voix qui ajoutait encore au comique des paroles. Puis

c'était un whisteur enragé. Il fit une fois, avec Emile Augier et Alfred Tatet, une partie de whist qui dura, avec de courtes interruptions, trois jours entiers.

Son intérieur était plein de souvenirs, de dessins et de caricatures, des aquarelles de Cham et des peintures qui rappelaient quelqu'une de ses chansons.

La vie n'avait pas toujours été tendre pour Nadaud, et il en prenait si bien son parti que l'adversité se lassa. Il eut l'idée, il y a cinq ou six ans, de réunir en album ses meilleures chansons, paroles et musique. L'album se vendait cent francs ; il eut un tel succès que Nadaud reçut de ce chef une petite fortune, près de trois cent mille francs. Jusque-là il vivait d'une pension de six mille francs que lui faisait l'éditeur Heugel en échange d'un traité pour l'exploitation de ses œuvres. Quand il fut riche, Nadaud n'en fut pas plus fier, et ajouta simplement au bien qu'il faisait avec une extrême discrétion. Il acheta une villa à Nice et l'appela la "villa Pandore."

Pandore avait été quelque peu vexé, sous l'empire, d'être "blagué" par ce chansonnier. M. Chevreau, alors qu'il était préfet de la Loire-Inférieure, donna aux gendarmes l'occasion de se venger. Très lié avec Nadaud, il apprend son passage à Nantes et, étonné de ne pas recevoir sa visite, il le fait "empoigner" par deux gendarmes, sous prétexte qu'il n'avait pas ses papiers en règle. Et le brigadier, tirant son sabre, lui dit :

— Pour lors, c'est vous qu'êtes M. Nadaud, celui qu'a blagué les gendarmes ?

Nadaud n'était pas tout à fait à son aise.

— Où allons-nous ?

— En prison.

Et les gendarmes le conduisirent à la préfecture, où M. Chevreau le reçut dans sa salle à manger, et lui dit, en lui montrant son couvert mis :

— Que voulez-vous ? mon cher, puisque c'était la seule manière de vous avoir !...

Nadaud était religieux et orléaniste :

Et comme j'ai vécu,

Je mourrai dans la peau d'un vieil orléaniste.

Il ne voulut jamais chanter aux Tuileries sous l'empire, mais il allait volontiers chez la princesse Mathilde, et c'est là que l'impératrice se rendit pour l'entendre.

— Mais il a une très jolie voix ! disait-elle.

Le chansonnier est resté fidèle à toutes ses amitiés ; mais, hélas ! il a vu tomber, les uns après les autres, presque tous ceux qui l'aimaient : Béranger, Musset, Emile Augier et cent autres.

L'empire l'avait décoré en 1861, presque malgré lui.

En 1870, Nadaud s'était engagé comme infirmier et il avait rendu de réels services, à l'armée des Vosges d'abord, puis à l'armée de la Loire. Il a fait tant de bien, avec douceur et modestie, que le nombre de ses amis était incalculable. En 1886, la "société d'encouragement au bien" lui décerna une médaille d'or.

NOCES D'OR DE S. A. R. LE PRINCE DE JOINVILLE.

S. A. R. le prince de Joinville vient de célébrer ses noces d'or. On pourrait écrire des volumes sur ce grand homme, et nous sommes heureux de profiter de l'occasion pour en dire quelques mots.

Le prince de Joinville, qui vit depuis quarante-cinq

ans dans la retraite la plus absolue, était le plus populaire des fils de Louis-Philippe.

Sa bravoure était légendaire. C'est de ce prince que l'on a dit : "Il est de tous les fils du roi celui que le peuple voit le moins et connaît le mieux."

La vie glorieuse de l'amiral de Joinville est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la retracer. On sait qu'il fut le héros de Saint-Jean d'Ulloa, de Mogador. On sait aussi que c'est lui qui ramena en France, sur la *Belle Poule*, les cendres de Napoléon. Mais ce qu'on sait moins, c'est la douleur dont il fut frappé lorsque, au moment de la guerre de 1870, il ne put exposer sa vie pour sa patrie en danger.

Le récit en est admirablement fait par le général Martin des Pallières, dans son livre : *Orléans*.

"Le lendemain, 26 novembre, je fus distrait de mes préoccupations par un incident qui me causa une pénible émotion.

"J'étais occupé à dicter des ordres à un de mes aides de camp, lorsqu'on vint me prévenir que quelqu'un me demandait un moment d'entretien particulier. La carte portait le nom du colonel Lutherod ; ce nom m'était inconnu. Cet étranger ayant refusé d'expliquer à mon chef d'état-major le motif de sa visite, je descendis au bout d'un instant.

"Comme je n'avais aucune pièce pour le recevoir sans témoin, l'entretien eut lieu dans l'escalier même d'un petit rendez-vous de chasse où était établi mon quartier général. J'attendis qu'il prît la parole.

"— Me reconnaissez-vous ? me dit-il.

"— Non, monsieur.

"— Vous ne reconnaissez pas votre ancien amiral ?

"Je cherchais, mais en vain, dans mes souvenirs ; ma réponse fut un signe de tête négatif.

"— Je suis le prince de Joinville. Rappelez vos souvenirs ; c'est moi qui ai commencé votre carrière ; voulez-vous m'aider à finir la mienne ?

"A ces mots, un souvenir de ma jeunesse illumina mon esprit et me reporta bien loin en arrière à une époque plus heureuse.

"— Si vous saviez, continua-t-il, combien j'ai souffert dans mon exil ! Eloigné pendant trente ans de la France, de tout ce que j'aime, aujourd'hui je suis rebuté partout et traité comme un étranger dans la patrie que j'espérais retrouver. J'ai été voir, à Tours, MM. Crémieux, Glais-Bizoin et l'amiral Fourichon, sans pouvoir même obtenir d'eux de mourir pour cette France, pour ce malheureux pays que j'aime plus que tout au monde. J'ai demandé, mais en vain, à servir comme simple volontaire, perdu dans la foule, ignoré, sous un nom supposé. Je me suis présenté chez le général d'Aurelle, il ne m'a pas reçu. N'aurez-vous pas pitié de l'affreuse situation qui m'est faite ? Je ne vous demande ni un grade ni une position : rien que la permission de me perdre parmi les volontaires qui combattent à vos avant-postes. Vous n'entendez jamais parler de moi. Vous-même ne m'avez pas reconnu... Qui se rappelle aujourd'hui le prince de Joinville ? Qui pourrait reconnaître celui que trente années d'exil et de chagrin ont rendu étranger à tous ?

"En présence de cette douleur navrante, je sentais peu à peu l'émotion me serrer la gorge.

"Malgré moi, ma pensée se reporta au 15 août 1844, au bombardement de Mogador. J'étais à bord de la frégate *Le Suffren*, commandée par ce jeune et brave amiral estimé et aimé de tous et alors l'orgueil de notre marine.

“ Ce jour-là, on devait enlever l'îlot qui défendait l'entrée du port et, malgré mes instances, je n'avais pu obtenir de faire partie des troupes de débarquement. C'était une occasion unique pour décider ma carrière. Rebuté de tous mes chefs, désespéré aussi, je m'adressai à ce même prince, aujourd'hui devant moi, le suppliant de me laisser descendre à terre comme volontaire. Il me l'accorda aussitôt, et c'est ainsi que je lui dus de verser pour la première fois mon sang pour la patrie.

“ Cependant, quelle différence dans les mobiles qui nous faisaient agir ! Lui ne rentrait d'exil que pour demander à mourir obscurément pour la France, à s'ensevelir dans sa ruine, au moment où l'issue de la lutte apparaissait désespérée.

“ Involontairement, je me sentais faiblir. Mais, tout à coup, je me représentai la situation de la France, je n'avais pas le droit de créer de nouvelles difficultés ; la malveillance, certes, ne manquerait pas d'exploiter la présence du prince, qui ne pouvait longtemps rester ignorée comme il le supposait.

“ Quels que fussent mes sympathies et mon respect pour une semblable infortune, je refoulai au fond de mon cœur tous mes sentiments de reconnaissance. Au risque de paraître, à ses yeux, guidé par la crainte mesquine de me compromettre, et reprenant enfin sur moi l'empire que le devoir me prescrivait :

“ — Monseigneur, lui répondis-je, ce que vous me demandez est impossible. Nous jouons la dernière carte de notre malheureux pays ; il nous faut éviter tout ce qui pourrait donner prétexte à une agitation quelconque en présence de l'ennemi.

“ Je saisis dans le regard du prince un éclair de désespoir ; il me prit la main, qu'il serra en silence, et partit.

“ Je le vis s'éloigner seul d'un pas rapide, et il me fallut quelques instants pour me remettre et ne pas trahir la douloureuse impression qui faisait déborder mon cœur.”

Le 23 décembre, le prince fit une nouvelle tentative auprès du général Jaurès, racontée par le général Chanzy dans son ouvrage : *La deuxième armée de la Loire*.

Sous le nom du colonel Lutherod, il assista aux affaires du 15e corps en avant d'Orléans et prit part au combat dans une batterie de la marine. Il ne quitta Orléans qu'avec les derniers soldats et demanda au général Chanzy de le garder dans son armée, promettant de ne révéler son titre à personne.

Le général Chanzy en référa à Gambetta, qui refusa une autorisation en disant que le prince ne pouvait rester en France sous un nom d'emprunt ni sous aucun prétexte et que le colonel Lutherod devait être conduit en lieu sûr.

Cet incident a été raconté par le prince de Joinville dans une lettre au *Times*.

“ J'étais en France depuis le mois d'octobre ; j'étais allé offrir de nouveau mes services au gouvernement républicain et lui indiquer ce que, avec son aveu, je croyais pouvoir faire noblement pour la défense de mon pays. Il me fut répondu que je ne pouvais créer que des embarras.

“ Je n'ai songé, dès lors, qu'à faire anonymement mon devoir de Français et de soldat.

“ Il est vrai que je suis allé demander au général d'Aurelle de me donner, sous un nom d'emprunt, une

place dans les rangs de l'armée de la Loire. Il est vrai aussi qu'il n'a pas cru pouvoir me l'accorder et que ce n'est qu'en spectateur que j'ai assisté au désastre d'Orléans.

“ Mais lorsque, plus tard, j'ai fait la même demande au général Chanzy, elle a été accueillie. Seulement, en m'acceptant, il a cru devoir informer M. Gambetta de ma présence à l'armée et lui demander de confirmer sa décision.

“ C'est en réponse à cette demande que j'ai été arrêté par un commissaire de police, conduit à la préfecture du Mans, où on m'a retenu cinq jours, et enfin embarqué à Saint-Malo pour l'Angleterre...”

Plus heureux que son oncle, Mgr le duc de Chartres réussissait, à ce moment même, à se battre pour la France sous le nom de Robert le Fort.

LES RÉBUS DE PIERRE.

Un savant distingué, qui se nomme M. Létourneau, (je ne lui en fais, d'ailleurs, pas un crime) ayant découvert de petits dessins sur les pierres de Carnac, imagina que c'étaient là les signes d'un alphabet inconnu.

Il n'a pas dit sur quels indices il se fondait ; car si l'alphabet est inconnu, qui prouvera que ce n'en sont pas les signes ?

L'épigraphie est une précieuse invention ; elle a permis à M. Ledrain de retrouver et de parler comme père et mère le *dialecte accadien*, qui n'a probablement jamais existé.

Les épigraphistes, esprits subtils, compliqués, ne s'avisent jamais de recourir au plus simple ; il s'ensuit des aventures facétieuses, dont voici la plus notoire. Je la dédie à M. Létourneau.

Dans les environs d'une ville que je ne nommerai pas, on déterra une pierre vétuste, moussue et de forme allongée. Au catalogue du musée, elle est désignée sous cette mention : “ Stèle parallépipédique rectangulaire, etc., etc.”. Nous dirons qu'elle ressemblait aux équerres de silex dont on consolide les murs aux tournants des routes charretières. Portée au musée, elle fut lavée, dépouillée de sa perruque de mousse ; alors apparurent, en parfait état de conservation, les caractères ci-dessous :

J. EM.
BO. C. — OV. T.
MAFIA
N. C. ROZ
E. T

Les membres de la commission archéologique prirent jour, afin d'examiner la stèle ; les nobles vieillards s'accroupirent autour de cette pierre et s'efforcèrent de deviner le curieux cryptogramme. Au bout d'une heure, le président parla :

— Nous sommes en présence d'une inscription latine, ou plutôt gallo-romaine ; l'impropriété des expressions, la forme des caractères, tout corrobore cette assertion. Je traduirais donc ainsi ; ce monument est commémoratif d'un sacrifice offert par un Julius Emilius à la déesse Mafia : *Julius Emilius* (sous-entendu *offre*) *cent bœufs* (BO.C) et *trente brebis* (OV.T) à la déesse *Mafia* (j'observe qu'il manque l'e final du datif). *Maintenant* (N.C. *menc*), *qu'elle nous accorde* (T.) *des roses éternelles* (ROZE.E.), c'est-à-dire une félicité ininterrompue.

Et il se tut, attendant les attaques.

Naturellement, elles vinrent du vice-président, qui haussa les épaules en signe de dédain :

— Je me permettrai d'élever, dit-il, plusieurs objections contre le dire de notre estimable président ; il me paraît que cette fois son habituelle sagacité est en défaut ; j'ajouterai même que son interprétation est inepte. Jamais ceci n'a été du latin, *jamais*. J.EM. traduit par *Julius Æmilius* ! c'est fou ! Et MAFIA une déesse ! Est-ce qu'il existe une *Mafia* dans la mythologie romaine ? Et cet homme qui offre cent bœufs et trente moutons, quand il est beaucoup plus conforme à la raison d'offrir cent moutons et trente bœufs !

— Soit, monsieur, ce n'est pas trente, mais *trois cents* moutons que *mon* Emilius offrit à la déesse Mafia.

— Pour ce que ça vous coûte, vous pouvez en ajouter plusieurs mille, votre argumentation ne sera guère plus solide.

— Au moins, produisez votre glose, ces messieurs jugeront si elle vaut la mienne.

— Parfaitement ; à mon avis, le texte est rédigé en *vieux gaélique*, ça crève les yeux. A preuve la désinence bretonne OZ.

— Ah ! ah ! dirent les membres de la commission.

— Pourtant, rétorqua le président vexé, savez-vous donc le *vieux gaélique* ?

— Non ; et vous ?

— Moi non plus ; mais si vous ne savez pas le vieux gaélique, comment affirmez-vous que ceci est du vieux gaélique ?

— Et vous, si vous ne le savez pas plus que moi, comment affirmez-vous que ceci n'est pas du vieux gaélique ?

L'argument cloua le président. Un silence. Puis le secrétaire usurpa la parole pour déclarer :

— Je vais vous mettre d'accord ; l'inscription est rédigée en *haut-saxon* ; voyez le préfixe anglo-saxon *out*, qui signifie : *hors*.

A ce signal, les hypothèses les plus audacieuses se déchaînèrent ; la moitié des assistants se rallia à l'avis d'un qui prétendait reconnaître l'ancien patois islandais dans JEMBOC.

— Erreur ! dirent les autres, c'est du plus pur béarnais ; lisez CROZ, désinence transpyrénéenne.

Le heurt des opinions amena le froissement des amours-propres. On en vint aux personnalités ; le président, par un habile détour, insinua que la femme du vice-président vivait *martialement* avec la garnison tout entière ; aussi le vice-président, regardant son adversaire bien en face, se crut autorisé à répondre que, " quand on avait un père banqueroutier, on ne devait pas élever la parole dans des discussions de probité scientifique ! " Du reste, c'est là ce que l'on nomme en histoire la *critique des témoignages*.

Or, tandis que ces gens s'injuriaient pour la plus grande utilité de la science, un homme, vêtu comme sont d'ordinaire les charretiers, entra dans la salle du musée. Il flânait, vaguement indifférent, un peu curieux peut-être de savoir pourquoi on faisait à ces démolitions l'honneur de les enfermer dans une cave si spacieuse. Il aperçut tous ces vieux à croppetons autour de leur stèle-rébus et fort occupés à s'insulter ; et, s'étant approché, il s'écria soudain :

— Mais, c'est ma pierre ! je la reconnais. Tas de voleurs, vous m'avez chipé ma pierre, vous allez me la rendre tout de suite !

— Cette pierre n'est pas à vous, mon ami, dit le président en se levant, elle fut trouvée dans des fouilles pratiquées il y a deux mois à tel endroit d'une route que je puis vous indiquer. C'est une pierre votive.

— Pas du tout, c'est une vieille borne que j'ai portée dans l'ornière, afin de combler le trou où s'embourbait mon tombereau.

— Vous ne savez ce que vous dites. N'importe, voici deux louis pour vous dédommager. Laissez-nous travailler.

L'homme prit les deux louis, les serra précieusement dans sa bourse ; puis il demanda un supplément d'informations :

— Vous êtes bien honnêtes, je vous remercie ; mais, sauf indiscretion, qu'est-ce donc qui vous intéresse dans ma pierre ? Depuis dix ans que je la connais, je ne lui ai rien trouvé de drôle.

— Mon ami, vous ne comprendrez pas, la chose passe votre entendement. Nous avons découvert sur la stèle une inscription abrégée qui nous donne grande peine. J'espère que nous arriverons à la déchiffrer.

— Ah ! bah ! c'est tout ça qui vous intrigue ? Elle est bonne, par exemple ! Et vous vous y mettez à trente ? Bien, pour des gens qui ont de l'instruction, vous êtes encore pas mal gauches. Moi, je lirais ça en une minute.

— Vous prétendez connaître ces lettres ?

— Un peu, que je les connais ! C'est moi qui les ai gravées avec mon ciseau à froid, il y a dix ans, quand j'étais près de me marier.

— Allons donc !

— Allons donc ? Tenez, tas d'andouilles, puisque vous ne savez pas lire, ça signifie : *J'aime beaucoup ma fiancée Rosette*.

Et l'homme primitif s'en fut, rempli de mépris envers ces bourgeois décorés qui ne pouvaient pas déchiffrer les majuscules, et qui donnaient quarante francs pour avoir le droit de conserver au musée le témoignage lapidaire des amours d'un charretier.

PIERRE VEBER.

MOISSON D'ÉPÉES.

Dans un bourg sur la Loire, on conte que naguère
La Pucelle passa sur sa jument de guerre
Et dit aux habitants :

“ Armez-vous et venez.”

Un échevin, suivi de vieillards consternés,
Lui répondit :

“ Hélas ! pauvres gens que nous sommes !
Les Anglais ont tué les meilleurs de nos hommes.
Hier ils étaient ici. Le cheval de Talbot
Dans le sang de nos fils a rougi son sabot.
Seuls, nous leur survivons, vieux, orphelins et veuves,
Et notre cimetière est planté de croix neuves.”

Mais la brave Lorraine, aux regards triomphants,
S'écria :

“ Venez donc, les vieux et les enfants ! ”

L'homme reprit, les yeux aveuglés par les larmes :

“ Hélas ! les ennemis ont pris toutes nos armes,
La dague avec l'estoc, les flèches avec l'arc.
Nous voudrions vous suivre, ô bonne Jeanne d'Arc !
Mais nous n'avons plus même un couteau.”

La Pucelle

Joignit alors les mains, tout en restant en selle,
Et quand elle eut prié :

— Tu m'as bien dit, je crois,
Que votre cimetière était rempli de croix ?

— Je l'ai dit.

— Eh bien ! donc, allons au cimetière."

Et la vierge, entraînant la foule tout entière
Où déjà plus d'un front rougissait de remords,
Piqua sa jument blanche et vint au champ des morts.
Or, monsieur saint Michel exauça la prière
Que murmurait tout bas la naïve guerrière ;
Et, quand elle arriva dans le lieu du repos,
Les croix que l'on avait, pour ses nombreux tombeaux,
Faites hâtivement de deux branches coupées,
Par miracle et soudain devinrent des épées,
Et le soleil brillait sur leurs gardes de fer,
Si bien qu'en ce moment chaque tombe avait l'air,
Avec l'ordre du ciel étant d'intelligence,
De présenter une arme et d'implorer vengeance.

Alors Jeanne aux chrétiens à ses pieds prosternés
Répéta simplement :

"Armez-vous et venez !

Car Dieu fera cesser par moi votre souffrance
Et la grande pitié du royaume de France."

FRANÇOIS COPPÉE.

L'HOMME À L'OREILLE CASSÉE.

C'est en 1861 que parut le roman d'Edmond About qui porte ce titre. About était alors en pleine force de production et de renommée. Il avait donné coup sur coup au public, en quelques années, la *Grève contemporaine*, les *Mariages de Paris*, le *Roi des montagnes*, les *Échasses de maître Pierre*, *Trente et quarante* ; tous ces volumes, lancés l'un après l'autre, lui avaient conquis une vogue incroyable.

Mais l'homme faisait peut-être plus de bruit encore que ses œuvres. C'était le plus spirituel et aussi le plus impatient des touche-à-tout. Comme il avait une instruction première très variée et très profonde, une mémoire incroyable, une prodigieuse faculté d'assimilation, l'intelligence la plus rapide, l'esprit le plus vif et le plus scintillant que j'aie connus jamais, il se répandait à la fois sur tous les sujets et tendait les mains à l'étourdie vers tous les genres de réputation, poussé et grisé par la faveur publique.

Il était allé à Rome et il en avait rapporté la *Question romaine*, un pétard tout chargé de dynamite anticléricale, dont l'explosion fit un bruit épouvantable. Il se mit là, sur la planche, une jolie collection d'ennemis acharnés. Il avait pris goût à la politique ; mais avec son tempérament alerte et remuant, au lieu de s'affilier au parti de l'opposition, où semblaient devoir l'engager ses instincts de libéralisme et ses idées démocratiques, où on l'eût accueilli à bras ouverts après le grand éclat de la question romaine, il était allé où son humeur du jour le portait, au gré du vent qui soufflait ce jour-là, entrant partout et cassant les carreaux partout où il entrait.

On l'avait vu, un beau matin, avec stupeur, publier une brochure où il refaisait la carte de l'Europe ; c'est qu'il avait rencontré la veille un chef de division, avec qui il avait causé et qui lui avait révélé les projets de l'empereur ; le lendemain il daubait sur les agents de change, *Ces coquins d'agents de change*, une autre

brochure de lui, qui partait comme une fusée ; il frappait un autre jour à tour de bras sur le Mont-de-Piété, et il allait ainsi, bousculant, inquiétant tout le monde, augmentant le stock de ceux qui lui voulaient du mal.

Dieu sait s'il en avait dans les lettres ! Combien ne lui avaient pas pardonné ses lettres à la cousine Madeleine, des chefs-d'œuvre de malice, gaie parfois et le plus souvent cruelle ! Il avait l'épigramme facile, et cette épigramme s'enfonçait comme un trait dans la blessure ; on ne l'en pouvait plus arracher ! Il la retenait rarement quand elle lui venait aux lèvres. Il écrivait des salons ; son *Voyage à l'exposition des beaux-arts* est une merveille, et les volumes qui suivirent sont parmi les meilleures choses qu'il ait écrites. Mais que d'amours-propres irritables il avait froissés ! Les vanités bouffies qu'il avait dégonflées d'un coup de sa terrible épingle étaient furieuses contre lui, et il marchait suivi de haines irréconciliables.

Il ne s'en souciait guère ! Il se sentait soulevé par la faveur du public, par l'admiration et la sympathie des femmes ; de tous les coins de la France pleuvaient des lettres émues ou enthousiastes ; on se l'arrachait dans les salons et dans les ateliers ; il y arrivait, toujours en verve, car c'était un causeur étincelant ; il semblait que la température s'élevât aussitôt de dix degrés.

La cohue d'ennemis qu'il traînait après ses chausses, libéraux furieux de son passage au *Constitutionnel*, gens de lettres et artistes malmenés par lui, bohèmes envieux de son succès, n'aurait jamais fait qu'aboyer de loin sans mordre, s'il n'avait lui-même donné prise. Il voulait faire du théâtre, comme il voulait tout faire ; et il n'en avait pas le don. La meute se rua sur lui à l'Odéon, quand il y donna cette *Gaétana* qui est restée dans la mémoire des hommes de notre temps comme un des plus bruyants égorgements qu'il y ait jamais eu au théâtre.

Gaétana est de 1862 ; elle était déjà écrite en 1861, et le génie inquiet d'About cherchait, avec une impatience quelque peu brouillonne, à l'engager.

Nous avons tous deux pour grand ami le Dr Tripier, jeune en ce temps-là et qui préluait par de longues et sévères études aux travaux par lesquels il s'est illustré depuis dans la thérapeutique par l'électricité. Il était alors l'élève favori de Claude Bernard, l'illustre physiologiste, qu'il aidait dans ses recherches. Il nous dit que Claude Bernard lui avait exprimé l'envie de connaître l'auteur de *Germaine*, qu'il venait de lire. Il nous invita donc à déjeuner avec lui. About n'eut garde de refuser, ni moi, qui venais là en lapin ; car c'est à peine si mon nom commençait à percer.

About, qui apprenait tout ce qu'il voulait avec une rapidité inconcevable, s'était beaucoup occupé de sciences à l'école durant une année. Il savait la botanique à fond, possédait sur la physique des notions très étendues et très précises ; mais c'est surtout de physiologie qu'il s'était épris. Mon ami, le Dr Félizet, me disait un jour, en revenant de chez About, avec qui il avait causé d'une opération à faire :

— Il est étonnant ! Il sait l'anatomie à pouvoir passer un examen !

Le déjeuner fut très gai ; About, quand il voulait plaire, était exquis d'amabilité et de bonne grâce. Claude Bernard, que j'eus depuis occasion de voir quelquefois, était, au rebours de certains savants qu'il ne faut point tirer de leur laboratoire, un homme d'une conversation très agréable ; il savait, en causant avec

des gens du monde, dépouiller la science de ce qu'elle a de trop abstrait. Il nous parla des expériences qu'il poursuivait en ce moment.

Vous savez qu'il y a certains animalcules, les rolifères, par exemple, qui se dessèchent et demeurent des années endormis dans une sorte de sommeil qui ressemble à la mort. Une goutte d'eau suffit à leur rendre la vie, comme une goutte d'huile, introduite dans le ressort d'une montre, la remet en mouvement. Eh bien ! Claude Bernard pensait que l'on pourrait, en s'y prenant bien, dessécher ainsi d'autres animaux plus compliqués que les rolifères, les garder immobiles et vivant d'une vie purement latente durant autant d'années que l'on voudrait, et un jour leur rendre le mouvement en leur restituant l'eau qu'on leur avait dérobée. Il opérât sur des grenouilles. Il entra dans toutes sortes de détails sur les précautions à prendre pour que la dessiccation fût lente et successive.

Nous l'écoutions, émerveillés.

— Et, demanda About, on pourrait dessécher de même un homme, en faire une momie vivante ?

— Théoriquement, oui. Mais comme l'homme est un animal infiniment plus compliqué, composé de ressorts infiniment plus nombreux qu'une grenouille et surtout qu'un rolifère, il n'y a pas apparence qu'on y arrive jamais.

La conversation se prolongea bien avant dans l'après-midi. About se livra, sur ce thème d'un homme ressuscité après cinquante ou cent ans de momification, à mille fantaisies plaisantes. Quand nous revînmes :

— Il y a là-dedans, me dit-il, une idée de roman scientifique. C'est un moyen de renouveler la fable d'Epiménide ; mais il faudrait être si exact et dans l'exposé de la théorie et dans la description des procédés pratiques, que le public finît par croire à la vérité du fait.

— Demande des détails à Tripier, lui dis-je.

Tripier nous renvoya à Robin, comme au seul homme qui pouvait, sur cette matière, fournir les renseignements indispensables. Robin, qui était un micrographe de premier ordre, n'avait, par malheur, pas le don de l'exposition claire et élégante. A table, personne n'aimait mieux que lui la bonne chère et les vins fins ; mais il n'ouvrait la bouche que pour manger et boire. Oncques ne vis savant meilleur convive, si l'on désigne de ce nom celui qui fait le plus d'honneur aux plats servis par l'amphitryon.

Il se mit à la disposition d'About, l'emmena dans son laboratoire, car, à table, il n'y avait pas moyen de lui tirer d'explication. Et voilà About piochant avec lui la dessiccation artificielle, se passionnant pour la question et en arrivant à croire, pour son propre compte, très possible et très faisable cette expérience dont il étudiait les procédés.

Aussi l'exposa-t-il dans son *Homme à l'oreille cassée* avec une lucidité, une verve et un esprit incomparables. Relisez les pages qui commencent par ces lignes : " Le docteur était persuadé, comme tous les savants, que casser la tête d'un colonel, ou lui percer le cœur, ou séparer en deux sa colonne vertébrale, c'est tuer la petite bête, attendu que le cerveau, le cœur, la moelle épinière sont des ressorts indispensables, sans lesquels la machine ne peut marcher ; mais il croyait aussi qu'en soutirant soixante litres d'eau d'une personne vivante, on endormait la petite bête sans la tuer ; qu'un colonel desséché avec précaution pouvait se conserver cent ans pour renaître à la vie lorsqu'on lui rendrait la goutte d'huile, ou mieux les soixante litres d'eau

sans lesquels la machine humaine ne saurait entrer en mouvement..."

Toute cette partie d'exposition est admirable ; et si vous êtes d'âge à avoir connu ce temps, vous vous rappelez l'éclat de rire qui traversa Paris lorsque le colonel Fougas, éveillé après un sommeil de soixante années, crie pour son premier mot :

— Garçon, l'Annuaire !

La voie était ouverte ; About écrivit, coup sur coup, après ce roman, le *Nes d'un notaire*, et le *Cas de M. Guérin*, qui fut le dernier de cette série physiologique.

L'orage de *Gaétana* grondait à l'horizon.

Mais que tout cela est loin de nous ! Il me semble que je conte ici des histoires du dix-septième siècle.

FRANCISQUE SARCEY.

LES PÈLERINAGES FRANÇAIS.

Le pape a reçu, il y a quelques jours, dans la "galerie des cartes géographiques," le pèlerinage des œuvres religieuses de France, c'est-à-dire un millier de personnes, parmi lesquelles l'élément féminin et ecclésiastique dominait.

Lorsque Léon XIII est apparu dans sa chaise à porteurs, les cris et vivats ont retenti malgré les recommandations qui avaient été faites.

Le pape, souriant, a monté facilement les marches du trône et j'ai pu constater encore une fois que toute trace de sa dernière indisposition a disparu. On peut dire vraiment que Léon XIII ne s'est jamais aussi bien porté.

Après une adresse de dévouement filial lue avec émotion par un père assumptionniste, le pape a répondu d'une voix forte et distincte par un discours en français, que je crois devoir signaler.

Après avoir dit combien il aimait la France, qui continuera, espère-t-il, à conserver le titre de fille aînée de l'Église, il a parlé des œuvres religieuses : " De son sol généreux, a-t-il dit, à côté et à l'ombre de ses grandes institutions séculaires, il ne cesse de germer des œuvres nouvelles pleines de sève et d'espérance. Bien longue en serait l'énumération, mais non moins admirable en est la merveilleuse unité, œuvres de prière et de pénitence, œuvres d'action et d'apostolat, œuvres de zèle et de charité, œuvres de lutte et de combat. Toutes, dans la diversité des moyens, ne visent qu'un seul et même but, s'inspirant à la même foi et obéissant au même chef."

Le pape a recommandé ensuite l'union dans le respect de l'autorité, qui est la condition indispensable de la victoire. Puis, après avoir donné sa bénédiction à l'assistance, il a ajouté :

" Nous étendons cette bénédiction à tous les hommes de bonne volonté qui, oubliant les divisions des partis et obéissant à nos instructions, ne songent qu'à se dévouer au relèvement de la France."

Une voix a alors crié : " Vive la politique de Léon XIII en France ! "

Toute l'assistance a ensuite défilé devant le pontife pour baiser sa main et lui donner à bénir chapelets et autres objets.

Les pères assumptionnistes ont offert au pape, dans un riche coffret de cristal, une belle somme d'argent pour le denier de Saint-Pierre et une magnifique montre qui marqué les heures de tous les pays.

LES MIROIRS EN CELLULOÏD.

Tous les gens superstitieux vous diront que lorsque l'on casse son miroir, on a dix ans de malchance et de déboires en perspective ; quant aux personnes économes, elles se contenteront de constater qu'il faut en acheter un autre, ce qui est fâcheux à un point de vue plus matériel.

Frappés de ce double inconvénient, les Américains ont eu l'idée de fabriquer des miroirs en celluloïd, que l'on peut laisser tomber sans risquer de les voir tout aussitôt se rompre en mille morceaux. Ils se servent, dans ce but, de plaques transparentes en celluloïd, qui sont revêtues, sur une de leurs faces, d'une couche d'argent ou autre métal poli, par-dessus laquelle on dépose une nouvelle couche de celluloïd non transparent cette fois, et voilà le miroir fabriqué.

L'inconvénient est, comme pour tous les objets en celluloïd, que les miroirs ainsi constitués sont combustibles ; mais comme il n'est pas établi que la combustion d'un miroir ait les mêmes inconvénients que sa rupture, en ce qui regarde la fatalité, on ne saurait s'effrayer de le voir disparaître en fumée.

Un avantage pratique qui n'est pas à dédaigner, c'est la possibilité de fabriquer ainsi des réflecteurs de grandes dimensions, ayant tous les avantages des réflecteurs en glaces, mais possédant la courbure que l'on veut et ne se bossuant pas comme les réflecteurs en métal. On en tirera probablement un utile parti, dans cet ordre d'idées, pour diverses applications de l'optique.

LES MAISONS INCOMBUSTIBLES.

La construction des maisons incombustibles est le rêve d'un certain nombre d'architectes et de tous les locataires qui, dans tous les pays, sont destinés à habiter dedans. Les Américains les ont étudiées avec une sollicitude toute particulière ; il les appellent maisons *fire-proof* et en édifient volontiers qui ont jusqu'à dix ou douze étages de hauteur. On conçoit combien l'incendie serait fâcheux dans ces conditions.

Les maisons *fire-proof* sont formées d'une carcasse métallique, entièrement entourée et revêtue de matériaux incombustibles en terre cuite. Il semblait donc, à juste titre, impossible que le feu prit dans des constructions aussi ininflammables. Mais il était difficile de s'en assurer sans une expérience coûteuse devant laquelle les Américains eux-mêmes reculaient, malgré l'originalité de l'aventure. Le hasard, ce grand maître, s'est chargé de régler la question.

On achevait, en février dernier, à Chicago, la construction d'une belle maison de dix étages, incombustible : les menuisiers donnaient les derniers coups de rabot, lorsque le feu se mit dans leurs copeaux. Ce fut un inexprimable cataclysme de l'habitation *fire-proof*.

Les escaliers et les cages d'ascenseurs faisant l'office des cheminées dans cette accumulation d'étages, il s'établit un tirage capable de désoler tous les fumistes : tout ce qui pouvait s'enflammer brûla avec ardeur. Les poutres en fer, rougies en quelques instants dans cette sorte d'énorme fourneau à moufle, se tordirent en faisant éclater leur revêtement de terre cuite ; puis les pompiers accoururent et projetèrent leurs jets d'eau qui achevèrent de tout faire éclater et écrouler. De l'avis général, il était impossible de brûler un immeuble en moins de temps et d'une façon plus sinistre. Il est certain que si la maison *fire-proof* eût renfermé des loca-

taires avec leur mobilier, tout le contenu eût été grillé avec une perfection qui eût laissé bien en arrière les procédés de crémation les plus perfectionnés.

Il ne faudrait pas conclure de cet exemple qu'il convient de construire les maisons à loyers avec des allumettes chimiques revêtues d'amadou. Mais il s'en dégage cet enseignement architectural, que la maison absolument incombustible est une chimère ; que, d'autre part, les grandes cages d'ascenseurs et d'escaliers allant du haut en bas des maisons sans interruptions ni "cloisons étanches" sont une mauvaise chose ; enfin, que les maisons à nombreux étages sont particulièrement dangereuses pour les locataires des étages supérieurs. On a pu, malheureusement, s'en apercevoir sans aller jusqu'à Chicago et sans habiter des maisons théoriquement incombustibles.

LE PAVAGE EN LIÈGE.

Il semblait que l'on eût tout essayé en matière de pavages : la pierre, qui est le vieux jeu, le bois, le fer, l'asphalte, le caoutchouc. Voici que l'on arrive, en Angleterre, au pavage en liège, et l'idée est séduisante ; des rues garnies de linoléum ne sont pas pour déplaire aux gens qui exècrent le bruit et la poussière.

Les Anglais appellent *cork-asphalte* ou *cork-pavement* le mélange de liège en poudre grossière et de composés bitumineux qu'ils préconisent pour réaliser le programme : on le coule en pains ayant la forme des pavés en bois et énergiquement comprimés, que l'on relie les uns aux autres au moyen d'un ciment asphaltique.

Voici quels sont, d'après les promoteurs auxquels nous en laissons toute la responsabilité, les avantages de ce "pavement". Pas d'humidité, pas de poussière, ininflammabilité, absence de bruit, enfin impossibilité pour les chevaux de glisser sur la surface, qui reste toujours un peu rugueuse par sa constitution même.

On est toujours un peu effrayé quand on entend dire tant de bien d'une chose nouvelle, même lorsqu'il s'agit d'un pavage. Cependant, il faut convenir que l'idée première d'un pavage en poudre de liège agglomérée est logique. Souvenons-nous, aussi, des doutes, des anathèmes, des malédictions auxquels ont donné lieu les premiers essais du pavage en bois à Paris ; il n'est rien qu'on ne lui ait objecté par avance. Aujourd'hui on en raffole, on le réclame et l'on se cotise pour que la municipalité l'établisse, car on a constaté son évidente supériorité sur le bon pavé de Philippe-Auguste, qui fut un progrès pour son temps.

La difficulté serait, peut-être, d'avoir la matière première, c'est-à-dire les déchets de liège, en quantité suffisante. Mais il faut remarquer que nos forêts de chêne-liège, en Algérie, constituent une réserve des plus importantes et dont l'exploitation pourrait être perfectionnée ; de plus, les fabriques de bouchons produisent des quantités énormes de déchets dont on se sert dédaigneusement, à l'heure actuelle, pour chauffer des chaudières à vapeur, et c'est un détestable combustible. Autant et mieux vaudrait s'en servir pour paver nos rues, puisque nos hygiénistes voient d'un bon œil le *cork-pavement*.

Les gaietés de l'annonce.

Traduit d'un journal italien :

"Un seigneur calabrais, sans fortune, épouserait jeune fille de famille non titrée *qu'a la braise!!!*"

COLONNE POUR RIRE.

Gontran chez son tailleur.

— Eh bien, foyons, monsieur Condran, quand tonc me tonnerez-vous un bedit agombde ?

— Je vous l'ai dit, monsieur Aaron, et je n'ai qu'une parole, vous le savez : aussitôt qu'il pleuvra.

— Hum !... Denez, gomme che suis un beu chéné en ce moment, vaides-moi tonc bludôt un pillet à guadre-fingt-dix chours !...

Mme X..., épouse d'un artiste très connu, est horriblement maquillée.

On annonçait dans un salon :

— Vous savez, X... va faire une vente de toutes les peintures qu'il a chez lui.

— Y compris sa femme ? demanda une voix narquoise.

Dans un dîner bourgeois avec des convives artistes.

Au dessert, la maîtresse de la maison offre un camembert superfin à un rimailleux qui, prenant aussitôt un air profondément dégoûté, juge à propos de faire sa poire :

— Oh ! madame, du fromage ! pouah ! pouah ! Les poètes ne peuvent pas le souffrir.

— Je comprends ça, s'écrie Galurin, c'est à cause de la concurrence ; eux aussi, ils font des vers !

Toupineau, qui a un fort mal de gorge, va trouver son médecin. Celui-ci lui ordonne une potion.

Deux jours après, Toupineau revient.

— Docteur, je n'ai plus mal à la gorge, mais votre potion m'a fait mal à l'estomac.

— Ah ! dame !... Je vais vous enlever votre mal d'estomac, seulement ça vous referra mal à la gorge.

— Fichtre !

— Enfin, décidez-vous. Dites-moi à quel endroit vous préférez avoir mal, pour que je vous soigne en conséquence.

Nos bons ronds-de-cuir.

La scène se passe dans une grande administration de l'Etat.

Un contribuable, très agacé.

— Enfin, monsieur, voilà vingt-cinq minutes que je suis devant votre guichet !

Le préposé, sans s'émouvoir :

— Qu'est-ce que vous diriez à ma place ? Il y a dix-huit ans, moi, que je suis derrière !...

Guibollard interroge sa montre avec anxiété :

— Je ne puis comprendre, dit-il à sa femme, ce qui est arrivé à ma montre ; je crois qu'elle a besoin d'être nettoyée.

— Non, papa, répond la petite Fanny ; je suis sûre qu'elle est propre, parce que, Baby et moi, nous l'avons lavée dans le bassin.

Un récidiviste incorrigible comparait devant le tribunal correctionnel.

— Vous êtes bien connu de la justice. Votre casier judiciaire est tout rempli. Pourquoi donc avoir donné un faux nom quand on vous a arrêté ?

— (Avec une feinte modestie.) Pour ne pas me vanter, monsieur le président.

Magistrat facétieux.

A la correctionnelle :

— Votre profession ?

— Ancien poète.

— Je vous demande votre profession actuelle.

— Garçon marchand de vins.

— Alors, murmure le président, vous avez commencé par faire des vers, et maintenant... vous les lavez.

EN HERBE.

— Tu sors ? demanda Germaine.

Lucien répondit :

— Oui, une course ; je te laisse avec notre ami, excuse-moi.

La porte à peine refermée, Maxime, l'ami, se rua sur Germaine, la saisit par le cou et l'embrassa.

Elle se défendait, l'air vexé.

— Pas si fort, tu es d'un brusque !

Confus, il insinua :

— Mais puisque ton mari est parti !

— N'importe, fit-elle, il faut être doux ; une vraie femme accorde bien plus à la délicatesse et aux attentions.

Elle vit son chagrin et reprit gentiment :

— Je te pardonne si tu m'aimes beaucoup ; dis-moi que tu m'aimes.

Il se mit à genoux et, les yeux dans les yeux, prononça :

— Je t'aime.

Elle eut une moue.

— Non, ce n'est pas cela, c'est si simple pourtant ; écoute-moi : je t'aime.

Et sa voix, en effet, était plus tendre et plus sincère.

Il redit à son tour, de toute son âme :

— Je t'aime.

Elle applaudit :

— A la bonne heure ! Tiens ! voilà pour te récompenser.

Et lui entourant la tête de ses bras, elle martela son front et ses joues de jolis petits baisers rapides. Et elle chuchotait :

— Tu es toute ma vie, tout mon amour, toute mon espérance.

La porte s'ouvrit. Lucien entra. Germaine recula d'un bond en murmurant avec terreur :

— Mon mari.

Et elle s'abattit, la figure entre ses mains, toute secouée de sanglots.

Maxime prit une pose très digne, et lança :

— Je suis à votre disposition, monsieur.

Lucien se taisait, embarrassé, immobile. A la fin, ses lèvres articulèrent tout bas :

— Qu'est-ce qu'il faut dire ?

A travers ses doigts, Germaine lui souffla :

— Dis-lui que ça t'est bien égal et invite-le à dîner.

Mais Lucien se mit en colère :

— Eh bien ! non, j'en ai assez de jouer au mariage, c'est toujours moi qui fais le mari, je veux être l'amant.

— Bah ! répartit Germaine en se levant, tu avais la meilleure part. A quoi veux-tu jouer maintenant ? Aux petits soldats ? Soit !

Et les trois enfants alignèrent sur une table les pioupiou et les cavaliers en plomb.

L'OPINION PUBLIQUE.

LES HOMMES DU JOUR

GALERIE DE PORTRAITS CANADIENS

- PARAISSANT PAR SÉRIES

MONUMENT ÉRIGÉ À LA GLOIRE DE LA CONFÉDÉRATION
CANADIENNE

GRANDE ÉDITION:

50 CENTINS LA SÉRIE

ÉDITION POPULAIRE:

15 CENTINS LA SÉRIE

Chaque série comprendra le portrait, la biographie et le fac-simile d'une lettre ou d'un écrit autographe du sujet. Il n'y aura pas plus de deux séries par mois, et pas plus de cent séries en tout.

Toutes les biographies seront signées par des écrivains distingués.

La grande Édition se vend au prix de 50 centins la série.

L'Édition populaire se vend au prix de 15 centins la série.

La souscription n'est prise que pour l'ouvrage au complet.

ÉCHANTILLONS ENVOYÉS À DEMANDE

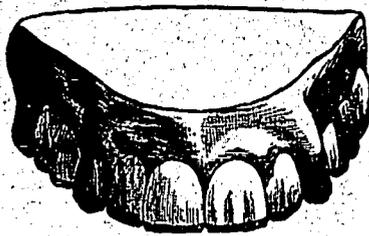
Souscrivez aux "HOMMES DU JOUR" pour avoir sous les yeux le portrait, la vie, le caractère et l'écriture des hommes éminents de votre pays.

L'expédition des numéros de l'Édition populaire se fera par la poste, et la collection, périodiquement, par les agents ou par la malle.

Adressez: LE DIRECTEUR,

"LES HOMMES DU JOUR"

B. P. No. 1579, MONTREAL.



Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.
Nouveau métal pour palais, extra léger.
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

Dr. BROUSSEAU
7, rue St-Laurent, Montréal.

LOTÉRIE DU PEUPLE

La seule autorisée par la législature de Québec.

10-CENTS-10

\$1.00 le BILLET.

PROCHAIN TIRAGE:

Mardi, 20 Juin 1893.

GRAND TIRAGE:

Mardi, 27 Juin 1893.

Sous la surveillance personnelle des commissaires nommés par le gouvernement de Québec.

NOMENCLATURE DES LOTS:

1 lot valant	\$1,000 00	\$1,000 00
1 do	500 00	500 00
1 do	250 00	250 00
1 do	100 00	100 00
2 lots valant	50 00	100 00
5 do	25 00	125 00
25 do	5 00	125 00
100 do	2 50	250 00
500 do	1 00	500 00

NOMENCLATURE DES LOTS:

1 lot valant	\$15,000 00	\$15,000 00
1 do	2,500 00	2,500 00
1 do	1,500 00	1,500 00
1 do	1,000 00	1,000 00
1 do	500 00	500 00
5 lots valant	200 00	1,000 00
5 do	100 00	500 00
10 do	50 00	500 00
100 do	20 00	2,000 00
200 do	10 00	2,000 00

LOTS APPROXIMATIFS:

100 lots valant	\$2 50	\$250 00
100 do	1 00	100 00
999 do	1 00	999 00
999 do	1 00	999 00

LOTS APPROXIMATIFS:

100 lots valant	15 00	\$1,500 00
100 do	10 00	1,000 00
500 do	4 00	2,000 00
999 do	4 00	3,996 00
999 do	4 00	3,996 00
999 do	4 00	3,996 00

2831 lots valant \$ 5,298 00 4022 lots valant \$42,988 00

11 billets pour \$1.

11 billets pour \$10.

Les demandes de billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal: 78, rue Saint-Laurent, Montréal.
P. O. BORRE 987.

On demande des agents.

ED. C. LALONDE, gérant.

LE CHOIX DE MEDIUMS

constitue principalement l'annonce profitable.

Quand vous songez à annoncer, rappelez-vous que l'impulsion extraordinaire donnée au journal

LE MONDE

par l'adoption d'un programme nettement indépendant, la réorganisation de sa rédaction et de tous les services administratifs ont eu pour effet **DE DOUBLER LE CHIFFRE RÉGULIER DE SON TIRAGE.**

C'est maintenant au commerce et à l'industrie à tirer parti de cette grande publicité du "MONDE," qui s'adresse à tout le public canadien, sans exception de parti.

Rappelez-vous que c'est le

LE SEUL JOURNAL INDEPENDANT
DU CANADA.

TELEPHONE BELL: 6122.

LOUIS PLAMONDON

Successeur d'ARCADE DEPATIE

Cigares, Tabacs, Pipes, etc.

GROS ET DETAIL

No 1832, rue Sainte-Catherine.

CIGARES HAVANE ET TABAC CANADIEN, UNE SPÉCIALITÉ.

L'Opinion Publique

POLITIQUE, LITTÉRATURE, THÉÂTRE,
MONDANITÉS.

PARAIT CHAQUE VENDREDI.

Abonnement: \$2.00 par an; \$1.00 pour six mois—payable d'avance.
\$2.50 par an—payable dans l'année.

Prix du numéro: 5 CENTIMS.

Rédaction et administration:

L'OPINION PUBLIQUE,

B. P. No. 2071,

Bureaux: Bâtisse New-York Life, 715. MONTREAL, CANADA.

AUX COLLABORATEURS:

TOUTE COLLABORATION ACCEPTÉE SERA PAYÉE.

LA BIBLIOTHEQUE FRANCAISE

Si on veut se faire une idée de l'importance de cette publication et des services qu'elle peut rendre par la diffusion de la belle et saine littérature, on n'a qu'à parcourir la liste des volumes déjà parus: "Monsieur Barnes de New-York," — "Mon oncle et mon curé," — "Vaillante," — "La neuvaine de Colette," — "Aurette," — "Jean de Kerdren," sont autant de chefs-d'œuvre. Par la beauté du style, la pureté de la morale, l'intérêt dramatique qui s'y déroule, le jeu des passions, qui y sont étudiées sur le vif, ces livres charment également le lettré, la jeune fille et celui qui ne cherche dans un livre qu'un agréable délassement.

Le dernier de la série "Jean de Kerdren" que nous venons de recevoir est l'œuvre maîtresse d'un écrivain dont l'apparition récente sur la scène littéraire a été accueillie avec un véritable enthousiasme par toute la France. Nous voulons parler de "Jeanne Schultz," dont on a pu apprécier les brillantes qualités dans "La neuvaine de Colette."

Ce volume est en vente chez les libraires et dans les dépôts de journaux. On peut aussi se le procurer en envoyant 15 centims en timbres-poste aux éditeurs, No 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

Assurance Maritime.

CIE D'ASSURANCE MARITIME "BRITISH AND FOREIGN," de Liverpool.
Do do do "RELIANCE," de Liverpool.

Polices ouvertes offertes aux importateurs.

Bureau central pour le Canada: — MONTREAL.

EDWARD L. BOND, agent principal.

ASSURANCES:—

FEU: "London Assurance Corporation."
ACCIDENTS: "Norwich and London."
VITRES: "Lloyds Plate Glass."

EDWARD L. BOND, 30, rue St-François-Xavier, MONTREAL.